

Chris-Mary Day

Maemorya

Livre des origines

Les douze joyaux



Premier Joyau

Chris-Mary Day

Maemorya

Livre des origines

Les douze joyaux



Premier joyau

Nouvelle n° 1

Copyright © 2020 Chris-Mary Day

Tous droits réservés.

ISBN :

TABLE DES MATIÈRES

Premier joyau

Braunbarh et la légende du bois d'estinéa flamboyant

Préface	p5
I	P6
II	p11
III	p16
IV	p25
V	p31
VI	p34
VII	p37
VIII	P40
IX	p44
X	p47
Prologue	P51
Lexique	P53

Préface

Même si les aachanaé n'ont eu que peu d'emprise sur moi tout au long de ma trop longue existence, celle que je suis et qui vous délivre cet écrit aujourd'hui a cependant atteint un âge plus que vénérable. Le temps s'effiloche, et même si mon corps reste vaillant, je n'en ressens pas moins les affres du temps. C'est ainsi que j'ai voulu renouer avec une habitude qu'avait la jeune femme que j'étais il y a fort longtemps, celle de retranscrire sous forme de recueil les contes et légendes de notre belle Terria. Dans la citée de Kermanac où je vivais à l'époque, j'étais réputée pour faire bon accueil à tous pèlerins, troubadours, conteurs d'histoires qui viendraient le cœur en paix demander gîte et couvert avec des récits plein la tête. Je demandais alors pour seul paiement qu'ils me partagent quelques-unes des légendes qu'ils connaissaient. Parmi celles-ci, je vais dans ce présent recueil coucher sur papier celles desquelles toutes les autres ont découlé : « les légendes des douze joyaux », les mythes fondateurs du monde dans lequel je vis depuis déjà tant d'aachanaé. J'en rajouterai une treizième dont je tais pour l'heure le contenu. Jusqu'à il y a peu, elle ne faisait pas partie des légendes du monde, mais l'histoire ne s'arrêtant jamais, elle vient désormais compléter les contes que l'on offre à entendre lors des veillées au coin du feu, tandis que dehors hurlent les vents et souffle le blizzard. Écoutez maintenant les récits fondateurs de notre monde, inspirez-vous-en, rêvez-en, transmettez-les aux futures générations, car pour savoir où nous allons, pour nous construire, nous avons besoin de connaître d'où nous venons.

C'est à toi que je dédie ces lignes, ô ma mère chatte, toi qui as cheminé avec moi ces dix-huit dernières aachanaé et qui viens de rejoindre les étoiles.

Elaine Morgenstern

Premier joyau

Braunbarh et la légende du bois d'estinéa flamboyant

I

Pour ceux qui sont encore trop jeunes pour avoir choisi leur métier de vie, je leur rappelle que ce magnifique bois sert à confectionner les portes qui s'ouvrent dans les murailles des choix de nos grandes citées. Ce sont ces mêmes portes qui de par la nature du bois qui les compose, entrent en harmonie ou en dysharmonie avec les prétendants aux apprentissages auxquels elles permettent d'accéder. En cas de concordance, elles s'ouvrent pour laisser passer les studentes qui vont ainsi pouvoir entreprendre leur formation. En cas de dissonance, elles restent closes signifiant au futur studente qu'il doit faire un autre choix d'apprentissage.

Il est dit que la légende de la découverte de ce bois fabuleux commence quelque part dans le Haut-Nortern en ce 28 janumensis de l'aachana 789 Ap. G.D

La journée s'annonçait radieuse. Les rais de lumière transperçaient les stalactites de glace parant les branches de joyaux, comme autant d'arcs-en-ciel minuscules. La multitude des cristaux de neige gelée renvoyait des constellations de paillettes à vous en brûler les yeux, et à vous ravir l'âme. Seuls les frottements des patins du skitten sur la neige durcie et le halètement des quatre canidés rompaient cette quiétude inhérente à la saison engourdie de Vengelang. Le refuge apparut alors, perdu au milieu de cette immense forêt du Nortern, tel un grain de poivre sur un lit de sel. Les canidés accélérèrent leur foulée malgré leur lassitude visible. Ils sentaient leur foyer et le repos proches après tant de jours à affronter les frimas, les tempêtes glaçantes et le danger de se faire dévorer ou piller.

Plus il approchait de sa cahute et plus Sylvanian Braunbarh avait un mauvais pressentiment. Quelque chose dans ce qu'il voyait n'allait pas, mais il était encore trop loin pour pouvoir déterminer de quoi il s'agissait. Puis l'évidence lui sauta aux yeux. Cela avait recommencé. Mais cette fois-ci, il avait été plus prévoyant. Deux fois, deux fois que cela se produisait à quelques khadashi d'intervalle. Cela devait cesser. On l'avait prévenu qu'en s'installant si loin dans les terres des « non-hommes », il allait avoir des ennuis. Il n'en avait eu cure. Il n'avait pas peur, car il n'attendait plus rien de l'existence. Il vivait au jour le jour et prenait ce qui venait. S'il devait mourir aujourd'hui, ce serait ainsi. Il fit stopper son attelage à quelques pas de la chaumine construite à la hâte de rondins, de branchages et de torchis durant Éestive, et s'approcha avec circonspection du trou béant qui jusqu'à son départ quelques jours auparavant était obstrué par une porte. Ce n'était certes qu'un agencement de billots ficelés, aux interstices bouchés de mousses et de lichens, mais c'était efficace pour arrêter les bourrasques qui soufflaient durant Vengelang. La neige avait profité de son absence pour s'engouffrer

dans son logis et formait désormais une petite congère, là où avant se dressait sa porte. La couche de poudreuse récemment tombée avait recouvert les traces du ou des malfrats, mais le tas de bois calciné à quelques pas de sa cahute en disait assez sur l'usage qu'on avait fait de sa porte de fortune. Il resta quelques instants interdit devant les morceaux de charbon. Il se demandait quel avait été l'intérêt pour celui qui avait agi ainsi, de perdre son temps à arracher la porte puis de la brûler, alors qu'il se trouvait dans une forêt emplies d'une multitude de bois morts pour qui voulait faire un feu, cuire sa nourriture et se réchauffer. Le message était évident en fait : on essayait de le faire partir. La méthode quant à elle était peu dissuasive, conclut-il. Il venait de passer plusieurs semaines à vivre dehors, il pourrait aisément passer une nuit voire plusieurs sans porte.

À cette pensée, il réalisa qu'il n'avait pas dételé ses canidés qui jappaient derrière lui, l'appelant de leur désir de liberté. Leurs dernières journées de traques avaient été peu fructueuses, les voyant obligés de sillonner la forêt plus que de coutume, et tous étaient fourbus. Ses compagnons à quatre pattes avaient eux aussi besoin de repos. Il avait été désappointé de constater qu'après plusieurs aachanaé où la faune prospérait, les prédateurs et le butin qu'ils procuraient à qui savait les pister, s'étaient faits cette aachana plus rares. Par conséquent, les traquer avait été plus difficile. Par effet, récupérer la fourrure de leurs proies avant qu'ils ne la mettent en pièces était devenu un vrai défi.

Il était fourbu, sale, et la fatigue qui le rattrapait d'instant en instant, comme chaque fois qu'il rentrait et rêvait de pouvoir se mettre au chaud, allait devoir se taire encore un peu. Il détela ses quatre canidés apprivoisés, Olaf le premier, en tant que chef de meute, puis Merkes, Linus et Pikos. Les animaux heureux de ne plus avoir leurs entraves se roulèrent comme à leur habitude dans la poudreuse, tant de plaisir que pour marquer leur territoire. Il flatta chacun d'entre eux, et sortit en hâte de son skitten de quoi les nourrir et les récompenser. Quand il pistait, il prélevait sur chacune des proies tuées par les carnassiers des neiges, une petite part pour nourrir ses propres animaux, quand ceux-ci ne trouvaient pas eux-mêmes de quoi se sustenter. Après leur avoir jeté à chacun une part de viande congelée, Sylvanian prit les longes et tira son skitten à l'abri sous l'avancée de toit. Même si la quantité escomptée de fourrures n'était pas là, sa cargaison était quand même conséquente. Les peaux des animaux qu'il avait dépecés avant la curée des fauves des neiges étaient de belle qualité. Il allait pouvoir en tirer un bon prix et passer de fait, le reste de Vengelant à l'abri du besoin. Il avait de l'ouvrage pour s'occuper : sculptures de manches de couteaux et d'outils qu'à la belle saison il vendait aux forgerons qui se les arrachaient. Il avait su se forger une belle réputation et les acheteurs ne tarissaient pas d'éloges sur la finesse et la qualité de son travail. Il avait aussi, pendant Feuillevent, engrangé de quoi se confectionner quelques vanneries pour remplacer celles qui commençaient à se disloquer. S'il en faisait plus que nécessaire, il pourrait également les vendre ou les échanger contre des denrées. Il devrait aussi penser à renouveler son stock d'herbes malodorantes dont il se servait pour éloigner les fauves de leurs proies mortes, juste avant la curée. Elles ne se récoltaient que durant Vengelant sous forme de racines, et les dégager du sol gelé pouvait demander beaucoup de temps et de patience. Il ne devait plus trop tarder s'il voulait en avoir suffisamment pour l'aachana prochaine. Tout en pensant à son programme, il venait d'achever de décharger son skitten. Il était pressé d'aller inspecter sa tanière et de se reposer, mais il lui fallait déjà cacher sa marchandise, si d'aventure celui qui lui avait détruit sa porte revenait dans l'intention de le piller. Il caressa les peaux douces qu'il allait devoir tanner parfaitement. Il n'avait pas le droit à l'erreur s'il voulait pouvoir s'assurer d'en obtenir un bon prix au marché d'Hingenstramin, surtout en ce moment. Annabella, la fille du Sior allait se marier, et les courtisans achèteraient à prix d'or les belles fourrures qui viendraient parer leurs habits d'apparats ou

leur coiffe. Il ne pouvait manquer une telle occasion, il devait en être. Pour cela, il devrait relever ses manches dès le lendemain. Les noces ne l'attendraient pas.

Il s'empressa de faire le tour de sa chaumine, et s'assura que sa cache n'avait pas été trouvée. Le salaire de toute une saison de prospection. Tout était en ordre. Il entreprit de déneiger la planche de bois qui couvrait son abri à peaux, et après ce dur labeur y remisa toutes les nouvelles fourrures récoltées. La fatigue le rattrapait, alors, en hâte, il remit la planche et recouvrit à la va-vite son butin. Puis traînant les pieds, il se dirigea enfin vers l'abri de fortune qui lui servait de logis quand il vivait dans la forêt.

Il pénétra avec circonspection, inspectant chaque recoin pour découvrir ce qui aurait pu y être dérobé. Rien. Rien ne manquait, bien au contraire. Des fleurs de glace avaient été disposées en cercle sur la table, entourant des signes gravés à même le bois. En connaisseur, il apprécia le travail d'orfèvre de celui qui avait inscrit ces étranges symboles. La finition était parfaite, témoignant du temps que l'intrus avait dû passer pour les graver. Aux yeux de Sylvanian, cela rendait l'intrusion encore plus insolite. Que cela signifiait-il? Une menace? Non, jamais on ne menaçait avec des fleurs de glace. Celles-ci, tout au moins dans la tradition des gens du Northern, représentaient un présage heureux. Elles naissaient du jeu du vent et de la glaciation de l'eau. Elles étaient rares et délicates à manipuler, se cassant d'un rien. Celui qui les avait déposées là cherchait à faire passer un message plutôt amical, mais lequel? Et surtout pourquoi dans ce cas-là avoir détruit pour la deuxième fois la porte de sa chaumine? Il chercha d'autres signes ou indices, mais il ne trouva rien de significatif. Il se dirigea vers le coffre où il rangeait ses affaires pour les mettre à l'abri notamment des rongeurs, et en extirpa un parchemin jauni et légèrement moisi, une vieille plume un peu écornée et un bâton d'encre.

Il entreprit alors d'allumer un feu dans l'âtre et d'y faire fondre un peu de neige, tant dans la perspective d'une boisson chaude et d'un repas, que dans l'optique d'avoir de l'eau pour diluer l'encre. Ces étranges signes gravés l'intriguaient, et il allait les recopier. Dans quelque temps, quand il aurait salé, lavé, tanné puis fait sécher ses peaux, il partirait pour la cité afin de trouver acquéreur pour sa marchandise et profiterait de l'occasion pour se rendre au scriptorium afin d'élucider le mystère que représentaient ces signes.

À l'odeur du feu, les quatre canidés rentrèrent dans l'étroite chaumine, eux aussi en quête d'un peu de confort et de chaleur. De vieilles fourrures élimées disposées à même le sol au coin de l'âtre leur servaient de couche où ils se lovaient les uns contre les autres, un vrai luxe après les nuits dans la neige et le froid. Olaf n'alla pas se blottir près du feu comme ses trois compagnons. Il huma l'air et fit le tour entier de l'unique pièce. Puis il s'arrêta près de la table, se mit debout et posa ses deux pattes avant sur le plateau, renifla encore, et fit ce qu'il n'avait encore jamais fait, il geignit. Il se remit sur ses quatre pattes et les oreilles aplaties, la queue basse, il recula en gémissant. L'agissement si inhabituel de l'animal n'échappa pas à son maître. Comment devait-il interpréter son comportement? Il n'en avait pas la moindre idée. Il se rapprocha de la table, portant son matériel d'écriture et aperçut une légère flaque qui commençait à s'étaler là où étaient posées les fleurs de glace. Bon sang! En allumant le feu, il n'avait pas réalisé ce qu'il faisait. Il se précipita et prit délicatement les cristaux floraux, un à un et les porta dehors. Il les disposa à l'abri sous son auvent, sur le rebord de sa fenêtre, loin des rayons du soleil. Qui que ce soit qui lui eut offert, et quel que fut le message qu'elles étaient censées véhiculer, c'étaient de magnifiques bijoux de la nature, et il se devait de les conserver aussi longtemps que possible. Dans un monde aussi rude, rares étaient les occasions de voir de si belles et

déliçates créations. Et puis, il n'osait se l'avouer, mais elles lui rappelaient un passé qu'il s'était efforcé d'oublier sans jamais y parvenir. Il les contempla encore un instant, puis écoutant enfin sa lassitude, il retourna se mettre à l'abri. Alors qu'il rentrait, un silence inhabituel le fit se figer. Il n'y avait plus un son, même les arbres et le vent qui jouait avec leur tronc s'étaient tus. Il scruta les alentours, mais il ne perçut rien. Le vent se remit brutalement à souffler et les arbres à craquer sous ses assauts répétés et violents. Il se dit qu'il avait dû rêver. Haussant les épaules de dépit, il pénétra dans son abri de fortune, alla prendre une vieille peau mitée, l'une des premières qu'il avait tannées il y a tant d'aachanaé et il la cloua au chambranle de la porte afin de limiter un peu la véhémence du vent.

Pendant qu'un repas roboratif de racines tubéreuses et d'herbes aromatiques mijotait à feu doux, il décalqua avec lenteur et précision les signes gravés dans le bois. Tandis que l'encre séchait, il alla brasser sa préparation. Il regarda par la même occasion avec affection ses animaux, ses compagnons de vie. Tous les quatre sommeillaient, mais les oreilles d'Olaf frémissaient à chaque son inhabituel. Il ne dormait jamais tout à fait et de fait était le gardien des nuits de son maître et de la meute. Son hypervigilance leur avait sauvé maintes fois la vie. Ils étaient désormais sa famille, plus loyaux et aimants qu'aucun être vivant qu'il avait rencontré jusqu'à ce jour.

Estimant l'encre suffisamment sèche, Sylvanian contempla sa reproduction et satisfait, la remisa dans son coffre. Il se servit une belle portion de tubercules parfumées et tenta, alors qu'il mangeait, de percer le mystère de ces dessins. Entrelacs, signes cosmogoniques, plantes, formes géométriques, traits, courbes, chaque dessin s'entremêlait en volutes complexes et raffinées. Il avait dû falloir des heures à son auteur pour les graver, prenant le risque de se faire surprendre. Mais dans quel but ? Les lignes s'entrelaçant étaient envoûtantes et il se surprit à en suivre les contours du bout de son index. Des sentiments profondément enfouis refirent peu à peu surface, sans qu'il s'y soit attendu. Une douleur poignante lui serra le cœur. Il se mordit la lèvre pour retenir les larmes qu'il sentait poindre. Il retira alors vivement sa main. Que lui arrivait-il ? Il se leva brusquement, chassant comme il le faisait depuis tant d'aachanaé tout sentiment de son esprit et de sa poitrine qui se serrait de plus en plus malgré lui.

Il fourragea dans sa vieille malle et en sortit un tissu élimé qu'il jeta sur les dessins afin de ne plus les voir. Il resta ainsi quelques instants, debout, à regarder le plateau de la table recouvert. Alors submergé de fatigue, les yeux brûlants du sable accumulé par de trop nombreuses nuits inconfortables et peu réparatrices, les muscles endoloris par les efforts quotidiens pour guider son skitten, il se pencha, attrapa sur la table son assiette sale, écarta les pans de son rideau de fortune, prit une poignée de neige et en frotta le récipient en bois pour en ôter les résidus de repas. Il alla ensuite le remiser sur une étagère près de la cheminée, jeta au passage quelques rondins dans l'âtre et alla enfin se glisser sur sa couche de paille et de fourrure, dont la chaleur et le confort eurent tôt fait de lui ravir ses dernières forces. Un ultime sursaut le fit sortir un instant de la torpeur dans lequel il était en train de sombrer quand Olaf le rejoignit et se coucha à ses côtés.



Les jours qui suivirent le virent très occupé à préparer ses peaux et ses fourrures. Il garda les plus belles et nettoya les autres pour en faire un cuir de qualité. Il mit de côté pour son usage personnel celles qui avaient le moins de valeur. À son retour il pourrait ainsi ravauder ses chausses et en faire de

nouvelles pour l'aachana prochain. Son manteau aussi avait besoin de quelques pièces, notamment après le coup de griffes qu'il avait reçu d'une mère oursos des neiges qui avait crue ses petits menacés. Olaf une fois encore lui avait sauvé la mise en lui permettant de s'enfuir sans mal. Il lui devait tant. Même maintenant, alors que nul danger ne le menaçait, l'animal passait ses journées à ses côtés quand il ne partait pas en quête de nourriture. Quant aux trois autres, ils s'étaient remis à jouer, à se poursuivre, à chasser comme à chaque retour de campagne.

Le temps s'était un peu assombri, mais le moral de Sylvanian était au beau fixe. Ses nuits dans un vrai lit avaient restauré son énergie. Le lendemain de son retour, il avait constaté avec soulagement que ses provisions étaient elles aussi intactes. Ainsi il avait encore de quoi tenir quelques semaines, le temps pour lui de préparer sa marchandise. Il avait également entrepris de reconstruire sa porte, Vengelant étant encore loin de laisser la place à Éclovert et même si son corps était habitué aux grands froids, le confort d'une chaumine chauffée était un luxe qu'il aimait à s'offrir. La porte avait un autre avantage, celle de les préserver, lui et ses canidés, des attaques d'animaux sauvages qui rôdaient dans la forêt. Quant aux humains, même si ceux-ci croisaient le chemin de sa cahute, la plupart face à une porte close passaient leur chemin sans histoire, ou demandaient aimablement asile pour la nuit. Certains avaient déjà forcé sa tanière, mais avaient vite déchanté face aux babines retroussées et aux canines bien en vue de ses quatre compagnons.

Le second soir après son retour, avec les graminées séchées qu'il avait engrangées durant Éestive et qu'il destinait à la fabrication de paniers, il s'était confectionné une natte qui recouvrait désormais les dessins gravés sur sa table. Ses sentiments étaient mitigés. Il n'osait se l'avouer, mais la gravure l'attirait étrangement et en même temps le mettait si mal à l'aise que la nier était le choix le plus aisé pour lequel il avait opté. Il n'avait pu non plus s'empêcher d'admirer à maintes reprises les fleurs de glace qui décoraient désormais le rebord de sa fenêtre et qui lui rappelaient d'autres fleurs en d'autres lieux et à une autre époque. Et puis les jours passant, l'urgence de se rendre à la forteresse pour y vendre son travail et la routine aidant, il finit peu à peu par oublier jusqu'à leur existence.



II

Forteresse d'Hingenstramin - Haut-Nortern

20 februmensis de l'aachana 789 Ap. G.D

Quand il sortit ce matin-là, les résineux ployaient sous les rafales glaciales et chargées de givre en émettant des hurlements lugubres annonciateurs du blizzard. L'aube avait peine à poindre. Il lutta pour se rendre à sa cache et en sortir tout le travail d'une saison. Il avait décidé la veille au soir qu'il partirait en ce jour pour la forteresse, et rien, pas même la fin du monde l'en dissuaderait. C'était un voyage éprouvant d'une journée dont il se serait bien passé, mais les noces allaient bientôt avoir lieu, et il était plus qu'urgent qu'il s'y rende enfin. Il n'osait se l'avouer, mais malgré son amour de la solitude et des grands espaces, il lui tardait de revoir d'autres humains, d'entendre les cris des gens dans les caminaé, de boire une bonne pinte, de sentir les effluves alléchants des échoppes, et de manger autre chose que la nourriture ordinaire qu'il se préparait à la va-vite. Et puis, chaque festivité voyait son lot de camelots et de saltimbanques, et l'ambiance festive l'avait depuis sa plus tendre enfance toujours fait rêver. Les canidés avaient senti qu'il se préparait au départ. Après tous ces jours de repos, ils piaffaient d'impatience. Linus tenait même dans sa gueule son harnachement, pressé de voir du pays et de faire de l'exercice.

Après s'être assuré d'avoir bien éteint le feu qui se mourrait dans l'âtre, Sylvanian s'appêtait à fermer la porte de sa chaumine quand il s'avisa que les fleurs de glace avaient tout simplement disparu de son appui de fenêtre. Depuis quand? Avaient-elles fondu sans qu'il s'en aperçoive? Il y avait bien eu quelques jours de beau temps, mais la fenêtre était orientée au Nortern et les températures avaient toujours été négatives. Il regarda aux alentours, étudia le dessous de sa fenêtre au cas où elles auraient chu, mais ne trouva que quelques écorces éparses et un peu de lichen que le vent avait dû apporter. Il se redressa et fut surpris du silence qui régnait soudain. Le vent s'était tu et l'averse de neige qui jusqu'à présent empêchait toute visibilité s'était elle aussi subitement arrêtée. La nature était comme figée. Un frisson lui parcourut l'échine tandis qu'instinctivement il retenait son souffle. Un tel silence ne présageait jamais rien de bon. Même ses animaux ne bougeaient plus. Le temps semblait comme arrêté. Un rapide coup d'œil à Olaf lui indiqua qu'il était lui aussi aux aguets. Le grand canidé au pelage noir taché de blanc humait l'air en direction du couchant. Les trois autres étaient allongés sur la poudreuse les oreilles aplaties et tous regardaient dans la même direction. Que cela signifiait-il? Malgré sa vue perçante et son ouïe fine que des aachanaé de traques et de vie au grand air avaient aiguisées, il ne perçut rien, ... rien qu'un léger parfum de mousse et d'herbes coupées, étrange en cette saison de neige. Le vol d'un rapace et son cri perçant déchirèrent alors le silence, le faisant sursauter. Le temps sembla à nouveau avancer et d'un soupir qui en disait long sur la tension retenue, Sylvanian relâcha ses épaules et se remit à respirer normalement. Puis, tout en jetant de temps à autre des regards vers le Brunant, il chargea son skitten, harnacha ses compagnons et se dirigea vers la porte qu'il referma et verrouilla d'un cadenas rouillé. Il l'avait fortuitement retrouvé deux jours auparavant au fond de sa malle. Relevant la tête, il s'arrêta net, tétanisé par ce qu'il découvrit accroché aux rondins de la porte : un bouquet. Un bouquet de roses et de bleuets! C'était impossible en cette saison, surtout si haut dans le Nortern. Il se retourna vivement, sentant comme une présence. Ne voyant rien, mais certain qu'on l'épiait, il se précipita alors vers le sous-bois. Il prit la direction vers laquelle ses canidés

regardaient fixement peu avant. Les animaux voyant leur maître partir en courant se mirent à aboyer et à tirer le skitten auquel ils étaient attachés. Sylvanian leur intima l'ordre de rester sur place et de se taire. Bien dressés, les animaux obéirent, tandis que leur maître scrutait la forêt à travers l'averse de neige qui s'était remise à tomber, son coutelas à la main, prêt à toute éventualité.

« Qui êtes-vous ? Montrez-vous si vous l'osez », hurla-t-il dans le vent qui happait ses paroles. Seul un amas de neige en tombant à ses côtés répondit à son appel. Rien, il n'y avait rien que des arbres et de la poudreuse à perte de vue. Il resta encore quelques instants haletant tant de frustration que de tension. Il avait senti quelqu'un, il en était sûr, et pourtant nulle présence, nulle trace. C'était impossible. Le bouquet n'était pas venu là tout seul. On se jouait de lui, et cela ne lui plaisait pas, mais alors pas du tout.

Il était un excellent pisteur, mais il eut beau sillonner les alentours, seule la trace de ses propres pas était visible dans la poudreuse. Il revint de mauvaise grâce vers sa cahute et son skitten près duquel ses quatre canidés attendaient, interrogateurs. S'il voulait atteindre dans la soirée Hingenstramin, il ne lui fallait plus tarder. Olaf, encore plus que les autres, semblait attendre un ordre de son maître qui ne venait pas. Sylvanian regarda encore une fois le bouquet, leva la main dans l'intention de l'arracher, puis se ravisa. Tournant les talons, il rejoignit l'attelage à l'arrière duquel il prit place, et d'un geste tant attendu par le chef de meute, donna l'ordre du départ. La présence était là, il la sentait aussi sûrement que le vent sur sa peau. Ce parfum inhabituel d'herbes coupées se mélangeant aux réminiscences des fragrances des roses ne le quittait plus, mais il n'osa pas se retourner.

Tandis qu'il s'éloignait de son refuge, derrière l'écorce d'un grand chêne, deux yeux d'un bleu luminescent l'observaient.



Les illuminations de la forteresse d'Hingenstramin et de la cité qui s'étendait à ses pieds parsemaient la nuit comme autant de lucioles orangées perçant l'obscurité. Cela faisait déjà un moment que Sylvanian les avait prises comme point de mire afin de s'orienter. Il était fourbu et ses canidés, fatigués de cette longue excursion, avançaient de plus en plus lentement, notamment parce qu'avec la nuit, les pièges du sol devenaient d'autant plus dangereux qu'ils étaient désormais invisibles. Ils sortirent enfin des collines et des sous-bois enneigés et rejoignirent la via de la plaine qui les menait droit sur la cité. Le ciel à présent clair et empli d'étoiles apportait à celui qui avait l'oreille fine, d'épisodiques notes de musique. La civilisation n'était plus loin, et les préparations des noces semblaient déjà battre leur plein. Sylvanian n'avait jamais vu autant d'illuminations en ce comté. La forteresse ainsi enjolivée se voyait à des lieux à la ronde et offrait un spectacle digne des plus belles fêtes de dodécade. Plus il approchait, et plus son âme d'enfant dans ce corps bourru refaisait surface. Des réminiscences enfouies emplirent son esprit d'images. Il se gratta la gorge et essuya une larme. Il ne devait pas penser à elle, pas maintenant. Il refoula le souvenir, comme quelques heures plus tôt il avait chassé cette désagréable impression d'être épié. Il savait que pour vivre sans tracassés il fallait vivre au présent et laisser derrière soit les souvenirs douloureux que rien ne pourrait jamais changer.

Le martèlement des patins de son skitten raisonnant au passage du pont de rondins qui enjambait la rivière Logelbarh, le ramena vite à la réalité. Il arrivait enfin aux portes Northern de la

citée. Il fit faire une halte à son attelage pour enfiler les protections de peau autour de ses patins de bois. Sans cette précaution, ils risquaient de se briser sur les pavés des caminaé, par endroit dépourvus de neige. Puis au pas, il amena son skitten face aux gardes qui le laissèrent passer sans encombre. Ses canidés empruntèrent d'eux-mêmes le chemin qui menait à l'auberge où il faisait halte chaque fois qu'il se rendait à la forteresse pour affaires. Elle ne payait pas de mine, mais le tenancier était jovial, la chair y était goûteuse, les chambrées étaient certes spartiates, mais peu onéreuses et avant tout, on y acceptait les attelages de canidés, qui, le temps de sa visite, dormaient dans un box de paille propre.

Partout les odeurs de tourtes, de pain frais, de chattamarrons grillés emplissaient les caminaé. Sylvanian en avait l'eau à la bouche après cette longue journée où il ne s'était contenté que d'eau, d'une vieille galette de pain noir et d'une pomme fripée. Il avait ralenti son allure et tenait fermement les rênes de son attelage pour éviter les enfants qui couraient en tous sens dans l'espoir de décrocher avant les autres des bredelspritz. Il en pendait partout. Sylvanian n'en avait jamais vu autant. Les pâtisseries étaient accrochées aux façades, mais aussi aux toits, aux enseignes des échoppes et aux lumignons installés pour l'occasion. Elles en décoraient même certaines banderoles. Le Sior de la forteresse avait fait les choses en grand, semblait-il. Il s'arrêta un instant, se hissa et en décrocha cinq. Il en jeta une à chacun de ses compagnons et mangea la dernière. Elle n'avait pas tout à fait le goût de celles de sa mère qui y ajoutait plus de cannelle et d'épices, mais il l'apprécia quand même. C'était toute son enfance qui revenait soudain, l'emplissant d'une nostalgie à laquelle il n'était pas coutumier. Il se revoyait, gamin, confectionner ces petites galettes et en décorer la façade de leur chaumine, en guirlandes gourmandes. Le défi consistait à grimper le long des murs pour aller les décrocher. Il était devenu un vrai acrobate alors, gagnant même certaines aachanaé le concours du meilleur attrapeur de bredelspritz de sa citée. Il se sentait bien, comme il ne s'était plus senti depuis fort longtemps.

À chaque médaille son revers. Si les festivités avaient du bon pour le commerce, elles entraînaient aussi un surplus de voyageurs et toutes les auberges étaient pleines à craquer. Celle où il avait l'habitude de descendre ne faisait pas exception. Le commis de l'entrée s'excusa en lui signifiant qu'il ne pouvait rien pour lui. Il allait repartir quand l'aubergiste qui sortait de sa cave l'aperçut et vint le saluer. Au fil des aachanaé, ils étaient presque devenus amis quant aux veillées, Sylvanian partageait ses aventures tout autant que l'eau-de-vie de prunille avec le patron. L'homme réputé pour son affabilité ne dérogea pas à sa réputation. Sans même se poser de questions, il invita Sylvanian à loger dans sa propre demeure. Son fils était parti rejoindre la garde du comté et sa chambre était donc vacante. Quant à ses canidés, il y avait de la place dans son chenil. Sylvanian ne se fit pas prier et suivit sans attendre le commis qui l'emmena par la porte arrière dans une grande cour qui s'ouvrait sur une belle demeure bourgeoise. Il passa ainsi sa première nuit de retour à la civilisation sur une couche d'un confort qu'il ne connaissait plus. Quant à ses compagnons, après s'être assuré de leur pitance, il les retrouva profondément endormis au chaud sur la paille, récupérant de leur journée harassante.

Dès le lendemain, il trouva preneur auprès des tailleurs de la citée. Sa réputation l'avait précédé. On lui reconnaissait la qualité de son tannage et la beauté de ses fourrures ainsi que la justesse de ses prix. Nul ne marchandait avec lui. À l'aube du deuxième jour, il flâna et prit un peu de bon temps notamment en s'offrant quelques spécialités d'Hingenstramin. Il passa l'après-midi dans le quartier des forgerons où il présenta son travail aux plus renommés. D'une poignée de main qui scellait leur accord, il prit commande de manches de coutelas, d'outils et d'armes à ramener pour la fin d'Éclovert, quand les viaé seraient enfin dégagées tant de la neige que de la boue qui la succède et qui les rendent

presque impraticables.

Après être rentré à l'auberge pour se restaurer, il rendit visite à ses canidés. Ils étaient bien traités, mais ainsi enfermés, ils avaient la mine pitoyable. Les voyant tels des prisonniers au cachot, il n'avait pas le cœur de rester plus longtemps pour profiter des festivités pendant qu'eux se morfondaient. Il décida qu'il partirait le lendemain dès l'aube. Face à leurs gémissements et malgré l'heure avancée, il les mena hors de la cité afin qu'ils se dégoûtassent les pattes et s'aèrent. Il ne rentra qu'à la nuit tombée, le visage rosi de froid et la barbe blanchie de gel, mais l'esprit léger.

Il allait annoncer son départ pour le lendemain à son hôte, quand, faisant son paquetage, il s'aperçut du rouleau de papier jauni sur lequel il avait reproduit les dessins gravés sur la table. Comment avait-il pu l'oublier ? Alors il prit sa décision. Il se rendrait dès le lendemain au sein de la forteresse pour trouver des réponses dans le grand scriptorium et repousserait d'une nuitée son départ. Ses canidés s'en remettraient. Il était dit que l'immense scriptorium d'Hingenstramin recelait toutes les connaissances du monde. Il n'en demandait pas tant. Content de sa décision, il voulut contempler à nouveau les inscriptions qu'il avait reproduites et commença à déplier le rouleau quand de celui-ci s'en échappa un petit sachet en fibres végétales. Intrigué, il le prit et le porta à son nez. Un parfum d'Éestive emplit ses narines. Des fragrances de soleil, de saveurs sucrées de fruits, d'odeurs mielleuses de pollen s'en échappèrent, le transportant en une autre saison et l'enveloppant de chaleur et de la promesse de jours plus cléments. Il lâcha le sachet, étourdi. Des images de félicité continuaient à danser devant ses yeux. Il se sentait comme ivre. Quelle était cette sorcellerie ? Que pouvait bien contenir ce sac qui avait de tels effets rien qu'en en humant ses parfums ? Et qui avait bien pu le glisser dans ses affaires ? L'épouse du tavernier ? Il y avait peu de chance. Le parfum était beaucoup trop suave en comparaison de cette femme certes aimable, mais qui laissait partout où elle se rendait un relent de gaillon et d'oignons frits. Il se morigéna de telles pensées peu courtoises, mais réalistes. L'image du bouquet accroché à sa porte se forma dans son esprit. Il repensa aussi aux fleurs de glace et à la table gravée. Hormis sa porte deux fois démolie et brûlée, rien de ce qui ressortait de ces signes, de ces offrandes ne semblait néfaste, bien au contraire. Si on ne lui voulait pas de mal, pourquoi l'inconnu ne se dévoilait-il pas tout simplement ? Les mains tremblantes, il se décida alors à ramasser le sachet tombé sur sa couche. Ce qu'il contenait était rond, lisse. Il écarta les bords de la bourse, et retenant sa respiration pour ne plus en sentir des fragrances enivrantes, il y plongea les doigts. Il en ressortit une simple sphère de bois rouge sombre. Que cela signifiait-il ? Il la fit rouler dans sa paume. Le bois était étonnamment dense. Prêt à suffoquer, il réalisa qu'il n'avait toujours pas repris son souffle. Instinctivement, il aspira une grande goulée d'air et tel un ras de marrée noyant tout sur son passage, des images intenses, une musique ensorcelante et des parfums inconnus et voluptueux submergèrent ses sens. Son corps s'effondra sur la couche qui le reçut dans un craquement inquiétant. Il était littéralement noyé de sensations, incapable de bouger, mais n'en ayant pas non plus l'intention. Tout son corps répondait à cette surenchère d'émotions, de sensations. Ses sens étaient en extase. Trop, tout cela était trop. Il sombra dans une inconscience sans rêve jusqu'à ce que l'on vienne frapper à l'huis de sa chambre pour l'inviter à souper.

Quand il reprit ses esprits, son corps entier était courbaturé, sa bouche était sèche et le brûlait comme s'il avait mangé trop d'épices. Quant à ses oreilles, un bourdonnement incessant amplifiait d'instant en instant sa migraine. Répondant à l'appel toqué à sa porte, il se rendit patraque à la table de ses hôtes qui s'inquiétèrent de sa pâleur. L'épouse du tavernier lui fit boire un remontant de son cru dont il se serait bien passé, mais force est d'avouer qu'il le requiqua de façon étonnante. Quand ils

l'interrogèrent, il ne se sut que leur répondre. Sa mémoire était emplie de vide. Son dernier souvenir remontait à la visite qu'il avait faite à ses canidés. Il avait dû rentrer et se rendre dans sa chambrée, puisque c'est là qu'il s'y était réveillé. Mais que s'était-il exactement passé entre temps ? Son hôtesse l'invita pour l'heure à ne plus y penser et à goûter à son ragoût de légumes en gelée dont il lui donnerait des nouvelles, sans oublier la délicieuse tarte aux pommes qui finissait de refroidir et emplissait la pièce de son parfum gourmand. Et de fait, ce copieux repas lui redonna un peu d'énergie et de couleurs.

Alors qu'il pénétrait dans sa chambrée, le ventre bien plein avec la ferme intention de se coucher, son pied glissa sur une bille de bois, manquant de peu de choir au sol. Un peu interloqué, il la vit rouler sous le lit où elle finit par s'arrêter. Il l'y laissa, trop endormi pour se mettre à quatre pattes et préféra s'effondrer sur la literie qui s'affaissa en grinçant sous son poids.



III

Forteresse d'Hingenstramin - Haut-Nortern

23 februmensis de l'aachana 789 Ap. G.D

Le lendemain le vit se réveiller frais et dispos. La journée s'annonçait belle comme le laissait supposer les rais de lumière dorée de l'aube s'infiltrant par les interstices des volets fermés. Alors qu'il se retournait après avoir ouvert sa fenêtre et laissé pénétrer l'air glacé et les rayons radieux du soleil, il entrevit un petit objet tout rond près du pied de sa couche. Il le ramassa. Il se souvint vaguement de la bille à cause de laquelle il avait failli chuter la veille au soir. Il la posa sur la table de chevet, bien en vue. Le soleil qui pénétrait désormais dans la pièce vint en frapper la surface arrondie faisant ressortir les teintes rouge sanguin étonnantes de ce bois et les veines légèrement pigmentées d'orangé. Il la scruta un instant. Il se targuait de connaître toutes les essences de la forêt, mais face à cette bille joliment tournée, il restait dubitatif. Elle appartenait très certainement au fils du tavernier, et il était curieux de savoir où il se l'était procurée. Un tel bois pourrait faire des manches d'armes d'une couleur incroyable, et accroître d'autant sa notoriété et donc ses finances. Il sortit finalement de la pièce, la tête emplie d'idées de sculptures rougeoyantes et rejoignit ses hôtes au rez-de-chaussée. Sur la table de nuit illuminée de soleil, l'étrange perle rouge se mit lentement à fumer et à se pigmenter... très lentement.

Quand il arriva dans la cuisine, la table était dressée, mais personne n'était en vue. Malgré l'heure matinale, en regard des miettes qui jonchaient la table, ils avaient déjà consommé leur déjeuner. Il prit alors une rapide collation et remonta préparer ses affaires. Il était temps pour lui de se mettre en route avec ses compagnons et de profiter du beau temps pour voyager. Il alla retrouver le tavernier dans son auberge pour le remercier de leur hospitalité et saluer sa dame et son admirable cuisine. Il n'aperçut pas celle-ci, occupée à faire les chambrées pour les clients à venir, apprit-il par son époux. Après l'avoir invité à la saluer de sa part, il lui demanda avec quel bois la bille trouvée dans la chambre de son fils avait été confectionnée. Face au regard dubitatif de l'aubergiste, il n'insista pas. Juste avant de le quitter, il lui fit cadeau d'un magnifique manche de hache sculpté qu'il avait à l'origine façonné pour lui-même. Un tel travail valait son pesant d'or, et il fut manifeste au regard d'envie du tavernier qu'il en connaissait la valeur. Sylvanian était conscient du prix du présent qu'il leur faisait, mais que vaut une amitié? Ils lui avaient ouvert leur porte avec spontanéité et cœur, ils l'avaient accepté à leur table, c'était peu en comparaison.

Quand il alla retrouver ses canidés, ceux-ci piaffaient d'impatience et d'envie de liberté. Alors qu'il allait leur ouvrir, un malaise s'empara de lui, comme l'impression d'oublier quelque chose d'essentiel. Faisant fi de son ressenti, il porta la main au loquet du chenil, prêt à le soulever quand il aperçut, fiché dans un poteau, un parchemin jauni sur lequel était inscrit les consignes du lieu. Le temps se figea. Son esprit se vida. Il reçut alors comme une décharge d'adrénaline. Le papier jauni! Les entrelacs! Les dessins qu'il avait reproduits! Il devait se rendre au scriptorium! Bon sang, mais que lui arrivait-il? Quel étrange oubli! Où avait-il la tête? Il relâcha alors le verrou sous les regards incompréhensifs de ses animaux. Tout en faisant demi-tour, il leur promit qu'il serait vite de retour. De toute façon, il n'avait plus le choix. Il avait signifié son départ au tavernier, il lui fallait donc rentrer chez lui en ce jour ou bien trouver une autre couche avant la nuit venue, pour lui et ses animaux. Au vu de l'encombrement des caminaé et de la foule des derniers jours, ce serait chose plus qu'ardue.

C'est ainsi que d'un pas vif, il se rendit à l'entrée de la forteresse après avoir récupéré dans ses fontes le parchemin aux étranges signes. Sylvanian n'était pas homme inculte, mais la dernière fois qu'il s'était introduit dans un scriptorium, il devait avoir à peine une douzaine d'aachanaé. C'était il y

a si longtemps. Il savait lire, il avait même une solide instruction, mais passer des heures le nez dans un livre ne l'enchantait guère quand il savait en comparaison, tout ce que la nature pouvait lui apprendre et lui offrir. Sa sœur et lui, ce jour-là, y avaient passé l'après-midi entier. Elle, le regard perdu et brillant, semblant vivre une épopée dont elle seule avait le secret, tandis que lui se morfondait en comptant les ouvrages se dressant devant lui, tels des murs de savoirs qui lui resteraient à tout jamais inaccessibles. Il s'ébroua et revint dans le présent. Le passé doit rester où il est, en convint-il une fois encore. Que pourrait-il lui apporter de toute façon puisque ce temps n'était plus. Une jeune femme croisa son chemin à ce même moment, ses souliers claquant par instant sur les pavés partiellement enneigés. Le parfum fleuri de sa toilette matinale et la légèreté de sa démarche le replongèrent malgré lui dans cet autre temps dont il refusait d'affronter les réminiscences.

Sa sœur aînée, Albia, l'avait entraîné dans ce lieu de savoir un peu malgré lui. Il l'avait suivi pour lui plaire, car bientôt elle allait quitter le foyer familial pour un autre encore plus cossu. Il lui semblait que ces derniers instants passés ensemble construiraient ses trésors d'enfances, et il ne voulait en rater aucun. Un homme, un grand nobiliau allait devenir l'époux de cette grande sœur à peine femme. Il n'entendait rien aux relations amoureuses, mais tout naïf qu'il était, il n'en était pas moins ni aveugle ni sourd, et les commérages à propos de cette union allaient bon train autour des fourneaux. L'homme n'en était pas à son premier mariage disait-on, ni probablement à son dernier veuvage entendait-il souvent sans trop en comprendre le sens. À ses yeux d'enfants, ce prétendant à la main d'Albia, tout prince charmant qu'il était, n'était autre qu'un gredin voleur de sœur. Elle était sa promise, mot aux trop beaux atours pour parler d'un mariage arrangé, pour ne pas dire forcé. Ignorait-elle alors les termes du contrat ou feignait-elle juste l'innocence? Il ne le savait encore aujourd'hui. Rien ne transparaissait sur les doux traits de son visage juvénile, ni l'angoisse, ni la colère, peut-être juste un peu la tristesse de quitter les siens, peut-être...

Le jour où cet homme la lui enleva en la faisant sienne, elle avait tressé ses cheveux de fleurs de quartz blanc d'une grande finesse, aussi fines et subtiles que le sont les pétales des fleurs de glace. Cette parure était réservée aux seules filles de la noblesse. Les porter, était paraît-il, un honneur que beaucoup lui enviaient. Si elles avaient su le prix qu'Albia allait payer pour arborer ce symbole de leur condition... Non, il ne devait plus penser à cela! Ses souvenirs ne lui apportaient que colère, peine et envie de vengeance. Il n'était plus cet homme-là. Il n'était plus le garçonnet d'alors, paré de belles toilettes et coiffé à la perfection. Ce pantin était mort. Il se recentra sur son objectif, se rendre dans le scriptorium de la forteresse pour élucider le mystère du bas-relief gravé dans sa table.

Le sol gelé crissait sous ses pas quand il arriva aux abords de l'immense fortin. À l'exception de quelques rares passants, la cité dormait encore, mais les gardes de la vieille porte veillaient, s'échangeant des banalités qui laissaient s'échapper de leur bouche autant de volutes de vapeur. Sylvanian les aborda avec politesse et leur expliqua son intention de se rendre dans le scriptorium. Les deux gardes se dévisagèrent et éclatèrent de rire. Le plus âgé lui demanda s'il savait seulement lire. Sylvanian ne comprenait ni leur hilarité ni leur moquerie. Ils ignoraient bien entendu qui il était, et il s'avoua que sa tenue défraîchie de coureur des bois ne faisait pas de lui un érudit au premier abord. Mais il y avait quand même un certain savoir-vivre et une certaine retenue à avoir quand on était garde aux pieds de la demeure du suzerain de la Contrée. Il se retint de leur envoyer une réplique cinglante et quand l'hilarité déplacée des gardes fut enfin passée, il se permit d'insister. Son regard farouche, sa carrure de bûcheron et son air décidé les calmèrent un peu, et c'est avec plus de sérieux qu'ils lui demandèrent le motif de sa requête. Il mentit en prétextant une commande pour un pommeau

sur lequel il devait graver une phrase en vieux Faranzia. Son client ne connaissait cette langue morte que de nom, mais il trouvait que cela ferait bien. Ainsi, il lui avait demandé de se rendre au scriptorium et de trouver quelqu'un susceptible de retranscrire leur devise familiale dans cette langue désormais inusitée. Les deux gardes après s'être jeté un regard de connivence le laissèrent finalement passer. Il ne se fit pas prier et pénétra pour la première fois dans cette forteresse de légende qui abritait les plus grands Siors de la Contrée.

Le chemin pour se rendre au scriptorium était escarpé entre les murs de la citadelle et il s'arma de tout son courage pour en gravir la pente glissante. Chemin faisant, il repensait à la rixe qui venait d'être évitée. En un autre temps, il n'aurait supporté la moquerie des deux gardes et cela se serait certainement terminé dans un cachot humide, comme il l'avait déjà vécu plusieurs fois. Il était assez fier de ce qu'il venait de se passer. Il s'en était bien sorti en gardant son calme, face à ces deux gardes mal dégrossis, même s'il avait dû mentir un peu pour cela. C'était en fait un demi-mensonge, car ce travail, il l'avait effectivement effectué non pour un client, mais pour lui-même, alors qu'il était jeune homme et que sa passion du bois s'affirmait de jour en jour. Après avoir traduit la devise de ses parents, il en avait gravé le manche de son poignard : « *Qui sait voir au-delà des apparences, toujours la justice fera régner. Qui sait écouter son cœur jamais n'aura à rougir de déshonneur* ». Celui-ci pendait encore à ses côtés, lui rappelant chaque jour d'où il venait. Instinctivement, il porta la main sur l'étui accroché à sa cuisse. Mais pourquoi tous ces souvenirs remontaient-ils ainsi en ce jour ? Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas pensé aux siens, et encore moins à son enfance. Et puis, depuis combien d'aachanaé n'avait-il pas eu à avoir besoin de recourir au subterfuge du mensonge ? Le souvenir d'une promesse qu'il s'était faite, entremêlé d'une douloureuse réminiscence qui s'apprêtait à ressurgir le prirent de court. Non ! Il refusait que tout cela remonte à la surface. Cela devait rester enfoui à tout jamais.

Alors qu'il approchait de l'entrée du scriptorium, la gorge brûlée par l'air vif, ahanant un peu sous l'effort de la montée conjuguée à la difficulté de rester debout sur les pavés verglacés de neige compacte gelée, il tenta de refouler ce nouveau souvenir. Mais plus il luttait pour l'ignorer et plus celui-ci s'approchait de sa conscience, jusqu'à ce que soudain il rejaillisse au grand jour. Non, ce souvenir-là lui était insoutenable et devait rester à jamais enfoui. Mais la volonté à ses raisons que la mémoire ignore et celle-ci sans vergogne lui emplît l'esprit d'images d'une parfaite netteté. Enfant il avait abusé des mensonges. C'est si facile quand on est fils de nobiliau. Nulle petite gens n'ose remettre en cause votre parole, mais votre réputation se forge cependant dans votre dos, et ce, jusqu'au jour où, malgré votre profonde sincérité, nul ne vous croit plus. Et c'est ce qu'il se produisit à ses dépens. Ce fait changea irrémédiablement sa vie et son destin. De ce jour, il s'était fait la promesse de ne plus jamais recourir au mensonge, sauf en cas d'extrême nécessité, lorsqu'une vie en dépendrait par exemple. Aujourd'hui, il venait de faillir quelque peu.

Il revit alors ce jour maudit où sa famille tout entière l'accusa du vol des fleurs de quartz de feu sa sœur. Une des servantes en faisant sa chambrée les avait découvertes, il ne pouvait nier un larcin si évident. Tous se refusèrent à le croire quand il affirma qu'il s'agissait du présent qu'Albia lui avait fait le soir même de ses noces, au cours du banquet. Jamais une mariée d'un tel rang se serait départie si vite de tels bijoux offerts par son époux lui-même, sans entacher à tout jamais la réputation et les lignées des deux familles. Une telle manière de faire aurait symbolisé un affront pire que la mort. Il leur était à tous inconcevable qu'une jeune fille de si grande famille ait pu agir ainsi. Non, de toute évidence c'est lui qui mentait, sans coup férir. Tout ça, il l'ignorait à l'époque, par contre ce dont il se souvenait, c'était du visage ravagé de larmes, d'angoisse et de douleur de sa sœur, ainsi que des

marques de coups sur ses bras, et des traces de sang sur sa robe virginale alors que la fête battait son plein. Elle lui avait confié ce trésor, tous deux cachés derrière un buisson, en lui disant de veiller dessus, et de n'en jamais parler à quiconque. Elle les lui confiait à lui et à lui seul, car il était le seul désormais qu'elle considérait encore comme membre de sa famille. Le seul qui ne l'avait jamais trahie. Sur le moment, minot, il ne comprit pas le sens de tout ce qu'elle lui avait alors expliqué en cette soirée funeste. C'est bien des aachanaé plus tard qu'il réalisa avec horreur ce que son nouvel époux lui avait fait subir.

La correction qu'il reçut à coup de lanière de cuir pour ce vol qu'il n'avait jamais commis fut telle qu'il en garda les stigmates gravés à même la peau sous forme de profondes cicatrices. Elles lézarderaient ses bras, son dos, des reins jusqu'à la racine de ses cheveux à tout jamais. Jusqu'à son dernier souffle, elles signeraient l'irréparable perte de l'amour et du respect qu'il vouait alors aux siens. Ne supportant plus de les voir, il les avait un jour fait recouvrir de tatouages. Quant à la blessure psychique provoquée par cette injustice, elle suintait, même s'il tentait de juguler le feu qui couvait en enterrant ses souvenirs douloureux. De ce jour, il n'eut plus de famille. La seule qui aurait pu le disculper n'était plus. Avait-elle présagé de ce qui allait arriver ? Il ne le saurait jamais. Son époux, homme violent et impulsif avait pris comme un affront impardonnable la disparition des dites fleurs, et ne trouva d'autre moyen pour laver l'honneur de sa très haute lignée que de précipiter sa jeune épouse du haut du donjon qui bordait la demeure familiale, gardant par devers lui l'immense dote, en dédommagement, prétextait-il. La vérité était tout autre, et bien plus macabre qu'une simple histoire d'honneur bafouée, mais ce n'est que bien après qu'on découvrit le monstre qu'était cet homme. La justice arriva bien tardivement et il fut finalement exécuté pour ses nombreux crimes. Cela ne lui rendit au demeurant, jamais sa sœur. Dans le comté où il vivait, on surnomma cet homme : le comte Vlidimir, en référence à une très vieille légende remontant à l'ère de l'avant Grande Désolation.

Avec le temps et la maturité, il avait compris qu'à travers la violence qu'il avait subie, c'est contre eux-mêmes que ses parents étaient en colère. Ils refusaient leur propre responsabilité dans la mort de leur fille qu'ils avaient offerte en pâture à ce monstre. Et pour des raisons d'étiquette et de cupidité, ils n'avaient pas voulu faire justice envers le vrai coupable. Pour camoufler leur propre honte et la colère qu'avait provoqué l'irréparable perte de leur aînée, c'est sur le membre le plus faible de leur lignée qu'ils s'étaient défoulés, pensant ainsi s'absoudre de toute responsabilité et s'alléger de leur culpabilité. Le jour où il comprit cela, son rapport au monde changea du tout au tout et avec lui la vision qu'il avait de la justice. Il avait même presque réussi à leur pardonner. Il les plaignait désormais plus qu'il ne les blâmait. Ils avaient, dans cette affaire, tout perdu : leurs deux descendants, sa sœur décédée et lui qui n'avait plus jamais donné signe de vie, ainsi que leur fortune, leur titre et la possibilité de se regarder dans un miroir sans éprouver de la honte.

La lourde porte voûtée du scriptorium apparut enfin au détour d'une venelle. Les grincements qu'elle produisit quand il pénétra dans l'antre du savoir, en disaient long sur la fréquence des gens à s'y rendre. Le profond silence qui y régnait incitait au respect et à la méditation. De grands vitraux s'ouvraient dans de hautes parois et illuminaient de mille couleurs chatoyantes les ouvrages indénombrables qui peuplaient des murs d'étagères à perte de vue. Ses pas claquaient sur les immenses dalles qui recouvraient le sol. Il était seul et sans repère. Par où devait-il commencer ses recherches ? Il circula quelque temps au milieu des travées d'écrits en tous genres et se rendit vite à l'évidence : seul il ne parviendrait à aucun résultat probant. Un peu dépité, il allait faire demi-tour quand il entendit la porte de nouveau grincer sur ses gonds : un érudit barbu, ou bien un piètre lecteur bientôt aussi

perdu que lui ?

Ni l'un ni l'autre manifestement. Une pimpante jeune femme brune et élégante aux joues rosies de froid entra puis tapa un peu des pieds sur l'immense tapis de l'entrée pour défaire la neige qui s'était accumulée sous les semelles de ses chaudes bottes en cuir de Yakout. Puis elle défit sa lourde capeline et alla l'accrocher à une patère à l'entrée du scriptorium, comme si elle était ici chez elle. Sylvanian s'approcha timidement d'elle, accentuant le claquement de ses semelles sur les dalles pour signifier sa présence. La jeune femme se retourna l'air manifestement contrarié. Alors qu'il allait prendre la parole, elle le devança et le tança vertement.

« Que faites-vous ici de si bon matin, Monsieur ?

— Je... pardonnez-moi. J'ai ici, sur ce papier des symboles retranscrits dans une langue qui m'est inconnue, reprit-il impressionné par la prestance de la demoiselle, et j'aurais besoin de les faire traduire, ou au moins d'en connaître l'origine. Connaissez-vous quelqu'un susceptible de me renseigner, s'il vous plaît ? »

Le visage de la jeune femme se détendit un peu, mais manifestement la présence de Sylvanian n'était pas pour lui plaire.

« Montrez-moi d'abord de quoi il retourne, et peut-être alors pourrai-je vous aiguiller de mes piètres connaissances. »

Sylvanian hésita un instant, le temps de voir le visage de son interlocutrice se rembrunir à nouveau. Il n'avait qu'elle sous la main, ce n'était pas le moment opportun pour la froisser. Alors sans plus tarder, il sortit de sa besace son papier jauni. Après tout, il n'avait rien à perdre et peut-être pourrait-elle l'aider malgré son jeune âge. Sur le visage de la jeune femme apparut une moue de dégoût face au papier froissé et taché. D'un geste de la tête, elle lui indiqua une grande table de bois foncé. Sans se faire prier, il déroula sa feuille qu'il posa dessus et attendit qu'elle y jette un œil. Il émanait de cette jeune femme au port altier, une puissance et une grâce qui le mettait mal à l'aise. Elle s'approcha hautaine de lui, et se pencha enfin sur ses écritures. Elle sentait bon la menthe et le jasmin. Il l'entendit alors émettre une aspiration de surprise, juste un instant avant qu'elle n'attrape son dessin et se précipite à travers les rangées de livres presque en courant.

« Incroyable ! Venez, suivez-moi que diable ! Où avez-vous déniché ce trésor ? Je n'en reviens pas ! »

Sylvanian plus que surpris se mit à la suivre. L'attitude de la personne qui courait désormais devant lui était plus proche de celle d'une enfant qui venait de découvrir un trésor fabuleux, que la jeune femme infatuée qui l'avait accueilli froidement quelques instants auparavant. Elle stoppa brutalement au coin d'une immense armoire, et c'est tout juste s'il évita de lui rentrer dedans.

« Alors, dites-moi tout, je vous en prie. Où avez-vous trouvé ça, et savez-vous qui a reproduit si magnifiquement ces écrits ? »

— C'est moi, madame. Enfin... Je ne suis pas à l'origine de ces inscriptions, mais c'est moi-même qui en ai effectué la copie. »

Elle le dévisagea curieusement. Il lisait dans ses yeux à la fois la suspicion et l'admiration.

« Pourriez-vous, sans vous faire prier m'en dire un peu plus. Je me languis de savoir tout sur

ces inscriptions.

— Que vous dire ? Je suis un coureur des bois, et lors d'un retour de campagne j'ai retrouvé ma porte éventrée et ces inscriptions gravées sur ma table en bois.

— Oh ! Vraiment ? Étrange... mais fort intéressant. Y avait-il autre chose ?

— Comment cela ?

— Je ne sais pas, comme des objets qui n'étaient plus à leur place, d'autres écritures, des choses insolites...

— Il y avait en sus des fleurs de glace posées à côté de ces inscriptions. Savez-vous quelque chose à ce propos, vous me semblez en savoir plus long que vous ne me le laissez entendre.

— Je... Comment vous expliquez cela simplement... Vous risquez d'avoir du mal à me croire, mais soit, je vais vous en apprendre un peu plus. À votre vêtue, je pense que vous avez fait un long chemin pour vous rendre jusqu'ici. Il ne sera pas dit que l'hospitalité des habitants d'Hingenstramin n'est plus ce qu'elle était. Alors voilà, autrefois dans la forteresse existait un encore plus grand scriptorium. Malheureusement un incendie s'y est déclaré détruisant à tout jamais de précieuses archives. Or, il y a de cela deux aachanaé, en faisant des travaux de réfection dans les soubassements de la citadelle, nous avons découvert derrière une cloison, une chambre hermétique dans laquelle avaient été entassé les doubles de nombreux écrits. Passionnée par l'histoire, j'ai commencé à m'y rendre, et parmi toutes ces précieuses archives, j'y ai déniché il y a peu, un ouvrage compulsant des reproductions d'inscriptions très semblables aux motifs que vous me présentez aujourd'hui.

— Vous savez donc qui ou quelle peuplade en est l'auteur.

— Oui et non. Je vais vous le montrer, mais permettez que je prenne une copie déjà de cette belle reproduction. Cela pourrait grandement m'aider dans mes recherches.

— Une copie. Mais c'est que je n'ai pas beaucoup de temps devant moi et...

— N'ayez crainte, je n'en ai que pour quelques instants, croyez-moi.

— Que quelques instants, mais comment pourriez-vous...

— Je pense pouvoir en conclure que vous n'êtes pas un habitué des scriptoriums ».

Sylvanian préféra ne rien répondre. Alors elle ouvrit les portes de la grande armoire à côté de laquelle elle s'était arrêtée, laissant Sylvanian totalement abasourdi.

« Mais de quoi s'agit-il ?

— De l'ancienne technologie, celle qui provient de « l'ère des fous ».

— Vous insinuez que toutes ces... choses datent d'avant la Grande Désolation, il y a des centaines d'aachanaé de ça !

— C'est exact. Les archéologues ne cessent d'en retrouver et les confient à des lieux comme le nôtre.

— Incroyable. Et à quoi cela sert-il ?

— Regardez. »

Alors elle ouvrit une sorte de trappe qui recouvrait une grande plaque de verre, y posa délicatement la feuille qu'il lui avait confiée sur l'envers, referma la petite trappe, puis appuya sur un bouton qui devint vert. Une lueur circula sous la feuille la rendant par endroit presque translucide. L'appareil émettait un étrange bourdonnement. Puis, sans qu'il s'y soit attendu, une copie de sa feuille sortit par une fente qui se trouvait en dessous de l'appareil. Sylvanian était ébahi, tant par l'appareil qui lui semblait magique, que par la qualité et la douceur incroyable de la feuille d'un blanc immaculé qui en était sortie. Il avait souvent entendu les vieilles conter des histoires à dormir debout sur les prétendues technologies qui avaient existé avant la Grande Désolation, mais il avait toujours pris cela pour des histoires à dormir debout. Il lui semblait aujourd'hui qu'il y avait un fond de vérité dans ce qu'elles racontaient alors. La jeune femme lui rendit sa feuille, referma la petite trappe, appuya sur le bouton qui s'atteignit et referma la porte de l'armoire en tenant sa copie à la main.

— C'est parfait, je vais pouvoir l'archiver désormais. Venez, je vais vous montrer l'ouvrage que j'ai déniché l'autre jour. Je préfère vous prévenir, le peu que j'en ai lu risque de ne pas vous plaire. Le titre de l'ouvrage se nomme « sorts, sortilèges et ensorcellements du peuple des arbres ».

— Du peuple des arbres ? Est-ce eux que l'on nomme aussi les non-hommes ?

— Oui, c'est exact, j'ai déjà entendu cette appellation. En auriez-vous déjà rencontré ?

— Non point. Je vis depuis une quinzaine d'aachanaé au milieu de la forêt et je n'en ai jamais croisé un seul. M'est avis qu'il ne s'agit que d'une légende inventée pour effrayer les enfants qui refusent de manger leur soupe.

— Vraiment ? Vos paroles disent une chose, mais vos yeux en disent une autre, monsieur.

— Croyez-moi, jeune demoiselle, s'il y vivait un peuple des arbres, je pense qu'à force de sillonner cette forêt, à défaut de les rencontrer, j'aurais au moins aperçu leurs traces.

— Ne vous déplaît, mais il n'est rien de moins sûr. D'après l'auteur du livre, ils se déplacent différemment de nous. Ils sont les enfants des bois et en tant que tels savent se camoufler à nos yeux d'humains.

— Et qui vous dit que l'auteur de ce livre avait toute sa tête, ou qu'il n'écrivait pas une histoire pour distraire les lecteurs.

— Parce qu'il s'agissait de mon arrière-arrière-grand-père. Il avait la réputation de ne croire que ce qu'il voyait et était loin d'être un farfelu inventeur de fadaïses. Il raconte avoir eu affaire à eux. Il écrit aussi que s'il s'en est sorti vivant, c'est grâce à l'usage d'armes anciennes à la puissance inouïe et au pouvoir dévastateur. Elles lui auraient permis d'en tuer un grand nombre avant de parvenir à s'échapper de leurs griffes. Pourquoi vous arrêtez-vous ? Vous en faites une tête. Cela vous choque ?

— Eh bien...

— Oui moi aussi, en apprenant cela j'ai été horrifiée. Mais qu'y pouvons-nous désormais ? Prenez-le comme un fait historique, ce qu'il est ma foi. C'était une autre époque, moins évoluée... Ah, tenez, nous sommes arrivés. Le temps que je l'attrape, voilà, venez voir. »

Sylvanian ne savait plus quoi faire ni quoi penser. Cette jeune femme semblait auparavant avoir toute sa tête, mais maintenant il avait comme un doute. Son ancêtre disait-elle ? Il s'approcha malgré tout, curieux. Le portrait de l'homme qui figurait sur l'ouvrage lui était étrangement familier.

Elle feuilleta devant lui le livre et s'arrêta sur une page couverte de symboles très semblables aux siens. La légende qui y était ajoutée racontait qu'on avait retrouvé ces inscriptions gravées sur des cahutes en pleine forêt, et que tous ceux qui avaient eu le malheur de les voir étaient morts dans d'atroces souffrances. On rapporte même que certains en avaient trouvé gravé leur habitation en lisière de forêt, avec jonchant le sol, un tapis de fleurs d'Éestive, lors même que la neige recouvrait le monde. Peu de temps après, l'un de leurs enfants disparaissait. Nul ne les retrouva jamais.

Sylvanian se refusait à croire ses fadaïses, mais la pression qu'il ressentait peu à peu au creux de son ventre démentait ce qu'il s'efforçait de réfuter. Lui aurait-on jeté un sort ? Les fleurs de glace, les inscriptions, et le bouquet de roses et de bleuets en plein cœur de Vengelant, n'en étaient-ils pas des preuves suffisantes ? Il était venu chercher des réponses, mais celles qu'on lui proposait lui étaient inconcevables et pourtant... Il ne voulait l'admettre, mais tout cela puait la magie à plein nez. Pour un être cartésien comme lui, c'était vraiment dur à avaler.

Sentant son malaise s'accroître, il pria la jeune femme de l'excuser, mais il devait désormais s'en aller. Il avait obtenu les réponses qu'il était venu chercher. Il la salua, la remerciant de sa précieuse aide, puis alors qu'il se retournait, elle le héla :

« Pardonnez-moi, mais vos manières et votre langage démentent votre mise. Qui êtes-vous, monsieur ?

— Un simple coureur des bois, madame, un simple coureur des bois.

— Soit, même si j'en doute. Chacun a le droit d'avoir ses propres secrets, jusqu'au jour où ils vous étouffent. Respirez, monsieur, respirez. Qui que vous soyez, je vous souhaite bon voyage et protection.

— Merci ma dame. Je vous en souhaite tout autant. »

Puis il tourna les talons et partit d'un bon pas en direction de la sortie. Une vieille femme voûtée était entrée discrètement pendant qu'ils parlaient. Il n'avait pas entendu le grincement de la porte et espérait qu'elle n'ait pas surpris leur conversation insolite. Alors qu'il s'éloignait, il l'entendit s'adresser à la demoiselle brune qu'il venait de quitter. Un frisson lui parcourut alors l'échine de part en part et il se figea en réalisant ce qu'elle lui disait.

— Annabella, chère Siorina, votre père vous mande. Les dignitaires sont arrivés, et il aurait besoin urgemment de votre présence. Il vous enjoint de laisser pour l'heure vos vieux ouvrages poussiéreux et de participer un peu plus à la vie de la Contrée. Vous allez bientôt être à la tête de celle-ci au bras de votre futur époux et nous pensons tous qu'il serait temps que vous suiviez la conduite qui sied à votre rang.

Impossible ! Il venait de converser avec la Siorina, la fameuse fille de Sior Valendros ! Bon sang ! Et il lui avait parlé presque comme il l'aurait fait avec une roturière. Il osa un regard par-dessus son épaule, et il découvrit en sus du dos de la vieille femme, le regard pétillant de malice d'Annabella de Valendros. Elle lui fit alors un léger clin d'œil avant de se pencher vers la femme âgée à qui elle répondit en chuchotant. Il était temps pour lui de s'éclipser.

En redescendant vers la porte extérieure de la forteresse il réalisa soudain que l'homme sur la couverture du livre, celui qu'il avait presque traité de dément, n'était autre que le Sior Paul-Edouardo de Valendros premier du nom. Il avait failli commettre un crime de lèse-majesté.

C'est la tête emplie de questions et de doutes qu'il rejoignit ses canidés au chenil. Il était grand temps pour lui de quitter la cité. Il avait du travail à foison, quantité de manches d'outils et d'armes lui ayant été commandée. Son skitten était rempli des denrées dont il s'était approvisionné les derniers jours, de quoi tenir quelques khadashi. Il s'apprêtait à partir quand le jeune commis de l'auberge arriva les joues et le nez rougis de froid et essoufflé d'avoir couru.

« Monsieur... voici pour vous... de la part de Dame Doowmya.

Le jeune homme lui tendit une petite bourse. Il la prit sans trop comprendre de quoi il retournait.

— Qu'est-ce donc ? Et qui me fait porter cela ?

— Eh bien, la femme du patron. Elle m'a dit qu'elle avait trouvé ça en faisant vot' chambrée, et vu la minutie du travail, elle pense que vous devez en être le propriétaire.

— Je ne comprends pas de quoi tu...

— Désolée, je sais rien d'plus. J'dois vous laisser maint'nant. »

Il tourna les talons et repartit comme il était venu, en trottant. Sylvanian resta un instant perplexe avant de dénouer le cordon qui tenait fermée la petite bourse de fibre végétale. Il y découvrit une belle bille de bois rouge foncé recouverte d'entrelacs pyrogravés d'une très grande finesse. On se jouait de lui ! On lui faisait une farce ou quoi ? Si c'était le cas, elle était de très mauvais goût. Il releva la tête, cherchant à voir si quelqu'un espionnait sa réaction. Il fit même quelques pas au dehors, mais ne perçut rien qui laissa supposer qu'on le surveillait. Il retourna auprès de ses animaux qui s'impatientaient de plus en plus. Au moment où il sortit la bille du sac, Olaf se mit à lui aboyer dessus, tandis que les trois autres canidés s'aplatirent au sol en gémissant. Que cela signifiait-il ? Il approcha la bille du museau d'Olaf qui pour la première fois de sa vie montra les crocs à son maître. Étrange tout de même. Dès qu'il recula, Olaf se calma et imita ses trois compagnons. La petite sphère avait la dimension exacte de celle qu'il avait trouvée le matin même dans la chambrée où il avait passé la nuit, à l'énorme différence près, que la première était juste poncée, non point pyrogravée. Sous la pulpe de ses doigts, il pouvait sentir la douceur du bois parfaitement poli en opposition avec le léger grain des volutes de bois brûlé. Assurément la tavernière avait raison, c'était un très beau travail. Cependant, non seulement il n'était pas de lui, mais la bille ne lui appartenait pas. Plus il la regardait, plus il la trouvait magnifique, à l'opposé de ses canidés qui semblaient ne pas l'apprécier du tout. D'expérience, il savait que les animaux avaient un instinct que les hommes ne possédaient plus. Devait-il se fier, comme il avait coutume de la faire, à leur inquiétante réaction ? Il était évident que son bois si particulier le fascinait, et la garder lui permettrait de se renseigner sur sa nature et sa possible localisation. Mais comment ses canidés allaient-ils réagir s'il la conservait ? Après tout, elle ne lui appartenait pas. On ne lui avait donné que par méprise. Il s'apprêtait à la déposer quand il s'aperçut que la neige commençait à tomber. Il grommela pour lui-même qu'il n'avait déjà que trop tardé ici. D'un geste machinal, il remisa la bille dans la bourse qui lui avait été remise, la glissa dans l'une de ses poches, prit les rênes et guida ses animaux jusqu'à la sortie de la cité. Là, ivres de liberté, chacun retrouva sa place, Sylvanian manœuvrant le skitten et ses quatre compagnons courant à perdre haleine, jappant de joie dans le vent grisant de Vengellant.



IV

Chaumine de Sylvaniaian - Haut-Nortern

10 aresmensis de l'aachana 789 Ap. G.D

Cela faisant maintenant un peu plus de deux septaines que Sylvaniaian Braunbarh était de retour. Le trajet s'était bien passé si l'on omettait la chute d'une énorme branche à quelques pas de son équipage lors d'un violent coup de vent et une attaque de pilleurs en fin de journée qui, face aux crocs de ses canidés lâchés à leur poursuite, préférèrent filer vite et loin. Depuis lors, rien de remarquable ne s'était produit. Il s'était mis à l'ouvrage et avait déjà bien avancé ses commandes. La bille et le bas-relief de la table le fascinaient, et sans vraiment qu'il en ait pris conscience, il avait commencé à introduire certains de leurs motifs gracieux dans son travail. Le résultat était au-delà de ses espérances. Certaines volutes très féminines étaient venues naturellement agrémenter de fines lames destinées à rassurer les dames qui les portaient dans leur petit sac à main, tandis que d'autres, plus anguleuses, plus masculines, paraient désormais le manche de plusieurs armes blanches, et même de certaines haches. Pour lui-même, il avait décoré un bâton noueux de quelques-unes des figures gravées dans le bois de la table. Certaines avaient pris forme d'elles-mêmes, ressemblant au modèle, mais différentes pour autant.

À son retour, le bouquet sur sa porte avait gelé, mais cette dernière était encore debout. Il avait préféré poser la bille de bois sur une étagère hors de portée de ses amis à quatre pattes, mais suffisamment accessible pour l'admirer à loisir. Quand il la caressait du bout des doigts, il ressentait un apaisement, une joie qu'il n'avait plus connue depuis longtemps. Il prêtait désormais des vertus magiques à cet objet qui était venu de nulle part, mais qui désormais participait à sa vie de façon subtile. À son contact, des images heureuses de son enfance notamment, lui venaient naturellement à l'esprit, le surprenant à chaque fois. Les souvenirs qu'il avait emportés avec lui jusqu'à présent lui semblaient tous emplis de colère, de peur, d'injustice. Tandis que là, au calme dans sa chaumine, la bille en main, il redécouvrait des souvenirs d'une autre époque où il avait été heureux et insouciant. Sa sœur était là, jouant, riant avec lui, mais également des amis avec lesquels il se baignait, avec lesquels il apprenait, chahutait, plaisantait. Il revoyait les gâteaux que sa mère aimait à confectionner au gourmand qu'il était, les histoires de sa grand-mère le soir au coin du feu, pendant qu'elle essayait de lui apprendre la vannerie et même la couture. Il se remémorait son père grognant de voir son fils ravauder des chemises plutôt que de manier les armes, et sa grand-mère rappelant à son père que si elle ne lui avait pas appris cela, à lui aussi quand il était jeune, peut-être ne serait-il plus de ce monde. La légende familiale racontait en enjolivant les choses que son père s'était méchamment blessé et n'avait eu la vie sauve que parce qu'il avait pensé au cours de couture de sa mère. Il s'était fait des points de suture afin de ne pas se vider de son sang. Il avait certes frôlé la septicémie, mais cela lui avait permis d'attendre les secours.

Il revoyait aussi souvent les heures passées avec son oncle en bord de rivière à pêcher ou à se baigner, et mille autres souvenirs ressurgissaient : des images, mais aussi des parfums, des ambiances, des lumières, le chant des oiseaux... Cela suffirait-il pour le réconcilier avec son passé ? Il l'ignorait et peu lui importait, il était pour l'instant heureux de sa vie simple. Même ses animaux semblaient l'avoir

senti. Depuis quelque temps, ils devenaient tous les cinq de plus en plus affectueux les uns envers les autres. De la tape amicale qu'il avait l'habitude de leur donner sur la tête en échange d'un coup de langue rappeuse sur le dessus de la main, il se retrouvait désormais régulièrement assailli de coups de langue et caressait longuement en retour le pelage soyeux et chaud de ses canidés. À tour de rôle, en plus d'Olaf qui gardait sa place à ses côtés la nuit, les trois autres se relayaient pour dormir sur sa couche. Le froid n'y était pour rien, d'autant que bientôt Éclovert serait là. Certaines fleurs commençaient d'ailleurs à poindre à travers la neige et égayaient son petit coin de forêt.

Ce soir-là, la journée avait été particulièrement douce et en de multiples endroits la neige avait laissé place à une herbe racornie, cuite par le froid et le manque de lumière. Malgré l'apparition de quelques fleurs, cette saison n'enchantait guère Sylvanian, car elle n'était pas symbole de verdure comme dans le Solant, mais bien d'une bouillasse marron, collante et pénétrante... Le vert, les fleurs et les insectes viendraient ensuite, mais pour qu'ils fassent leur apparition, il allait falloir comme chaque aachana, patienter. Il avait soupé tôt en ce début de soirée, une brume épaisse ayant envahi la forêt aux alentours. Cette ambiance lugubre avait tendance à l'épuiser. Il allait avancer un peu son travail et ensuite irait tôt rejoindre la chaleur de sa couche. Soudain un cri déchirant emplit son univers. Les canidés se redressèrent, aux aguets. Ils savaient qu'il ne fallait jamais aboyer dans de telles circonstances, pour ne pas attirer vers eux le prédateur qui rôdait. C'est ainsi que Sylvanian les avait dressés. Mais ce cri inquiétant n'avait rien de celui d'un animal. Un deuxième hurlement transperça la pénombre du crépuscule. Il se mit debout, s'équipa de son arme et sortit, ses canidés sur les talons. Olaf commença à montrer les crocs alors qu'ils avançaient. On ne voyait pas à trois pas. Un nouveau cri tant espéré pour localiser celui qui le poussait et pourtant tant redouté, leur indiqua la direction à prendre. Sylvanian aguerrri à la traque n'osait pas appeler. Si le prédateur rôdait et l'attaquait, il ne serait plus d'aucune utilité pour celui ou celle qui avait fait les frais de l'attaque. Il s'arrêta, ses quatre compagnons l'entourant comme autant de gardes du corps. La tension était palpable et ses animaux avaient du mal à retenir leurs grognements. Olaf humait l'air, mais le brouillard à cela de trompeur qu'il disperse les effluves. Soudain le chef de meute partit en courant. Il avait une piste. Il ne fallait pas qu'ils se perdent de vue, pas dans cette purée de pois. Et c'est là qu'il l'entendit. Elle geignait, là, allongée sur un tapis d'herbes brunes et de neige jaunie de son sang. Sylvanian était tétanisé. Il n'avait jamais vu une créature aussi effrayante, mais également aussi belle. Le sang qui coulait de ses veines était ambré, tandis que ses yeux suppliants brillaient de paillettes bleutées dans le soir tombant. Elle était immense en comparaison des femmes humaines. Il regarda alentour pour savoir si une autre créature l'accompagnait et s'il voyait trace du prédateur qui s'en était pris à cet être. Tous les sens en alerte, il écouta la nuit tomber. Rien, aucun son ne transperçait ce brouillard si dense. Curieusement ses canidés ne réagissaient ni à la présence de cette femme-arbre blessée ni à l'odeur de son sang aux couleurs d'or. Ils ne montraient même plus les crocs, comme si tout danger était écarté. Un rapide aperçu de l'uniformité de la neige le laissa perplexe. Il n'y décelait nulle empreinte d'animaux excepté les leurs. Quelle était encore cette magie ? Depuis son retour de sa campagne de peaux, plus rien ne semblait avoir de sens. En entendant les gémissements de plus en plus faibles de la femme, son cœur se serra. Il fallait qu'il l'aide, c'était une évidence. Mais non, bon sang de bois ! Qu'était-il en train d'imaginer ? Les paroles de la Siorina Annabella lui revinrent à l'esprit. Les inscriptions étaient des sorts que des créatures comme celle qui agonisait au sol lui avaient jetés. Dans quel but, ça il l'ignorait toujours. Ce qu'il savait désormais c'est qu'un destin funeste était apparemment arrivé à chaque humain qui avait eu affaire à eux. Et lui par réflexe avait été à deux doigts de tomber dans le piège. Face à l'effroi de cette prise de conscience, il recula d'un pas portant la main à son coutelas. Ses doigts

en effleurèrent le manche sur lequel la devise familiale y était gravée « *Qui sait voir au-delà des apparences, toujours la justice fera régner. Qui sait écouter son cœur jamais n'aura à rougir de déshonneur* ». Incapable de décider, il resta là, hébété à regarder l'être mi-femme mi-arbre se vider de sa sève intérieure. Puis grelottant de froid, ses vêtements peu à peu s'imprégnant de l'humidité de la nappe de brouillard, il prit sa décision. Il allait la laisser là. Le destin ferait le reste. Soit quelqu'un de son peuple viendrait la secourir, soit elle mourrait là. Il était dit que les sorts jetés perdaient de leur efficacité dès lors que le jeteur n'était plus. Finalement, cette prise de décision même si elle lui tordait l'estomac, le rassérénait d'un certain côté.

Alors qu'il allait tourner les talons malgré tout un peu honteux, il lui jeta un dernier regard empli de regrets. En ce même instant, elle tendit son bras vers lui. Olaf qui s'était approché d'elle lui renifla la main et vint se coucher contre son flanc sanguinolent, rejoint quelques instants plus tard pas Pikos. Sylvanian n'en revenait pas. Il ne les avait vus faire cela qu'avec lui-même. Ses amis lui signifiaient-ils qu'il ne craignait rien? Non, après tout ce n'était que des animaux. Alors il commença à s'éloigner le dos voûté. Son cœur se serrait, mais sa raison cette fois-ci allait être la plus forte. La dernière fois qu'il avait écouté son cœur en acceptant les fleurs de quartz, sa sœur en était morte. Pas deux fois, se disait-il. En cet instant précis, Olaf jaillit devant lui en lui montrant les crocs et en lui aboyant dessus. Mais que lui arrivait-il? Se rendait-il seulement compte de ce qu'il faisait? L'animal jusqu'alors l'avait toujours protégé lui, pourquoi ce soir justement se retournait-il contre son propre maître? Il en vint vite à l'évidence. Parce qu'on ne laisse jamais un être agoniser, soit on l'achève soit on l'aide. Alors il prit son poignard en main, se retourna et regarda un instant encore cette étrange et magnifique femme contre laquelle Olaf était en train de se recoucher. Il ne pouvait la laisser mourir lentement. Par ce froid intense, ses souffrances risquaient de durer encore des heures. Les battements de son cœur allaient ralentir, le sang de fait s'échapperait moins vite de sa blessure, et elle mourrait dans d'atroces souffrances tant de froid, que de ses blessures, à moins qu'elle ne sombre d'hypothermie, s'enfonçant peu à peu dans l'inconscience. Il ne pouvait prendre le risque de la secourir. Se serait alors sa propre vie qui serait en jeu. Elle l'avait peut-être déjà ensorcelée, lui et ses canidés. Il ne pouvait lui offrir que la délivrance. Alors il fit un nouveau pas vers elle avec la ferme intention d'abrèger son tourment. C'est à ce moment-là que son regard croisa le sien, si particulier. Ce qu'il y lut ne pouvait être! Bien au-delà de ses yeux suppliants, il en émanait de la douceur, et autre chose qu'il n'avait plus vu depuis tant d'aachanaé. Derrière sa douleur, elle avait le même regard que celui de sa sœur. Il contempla alors le poignard qu'il tenait fermement en main et eut honte. Honte de sa couardise, honte de l'homme sans cœur qu'il était devenu. Que risquait-il après tout? De mourir? Il n'avait plus jamais eu peur de partir depuis le décès d'Albia, espérant même souvent pouvoir la rejoindre là où elle se trouvait. Mourir ne lui faisait pas peur, mais pourrait-il vivre avec cette honte-ci? Ça, il en doutait. Il caressa un instant la devise gravée sur son poignard et chassant son mental, laissa libre cours à ce que son cœur lui dictait depuis qu'il l'avait vu au sol.

Reprenant ses esprits, il remisa son arme dans sa sacoche. Il réalisa que s'il tardait trop, il n'aurait plus rien à se demander et tout à regretter. Ses plaies étaient profondes et il fallait d'urgence intervenir. Il s'approcha d'elle et lut le soulagement sur son visage déformé par la souffrance. Alors elle s'évanouit. Sa poitrine continuait à se soulever, mais pour combien de temps encore? Fasciné, il prit un instant pour lui caresser ses étranges cheveux noueux puis tenta de la soulever, mais malgré la finesse de son corps, elle était d'une lourdeur incroyable. Lui qui portait des troncs à bras le corps peinait à soulever cette femme... Elle râla de douleur, la sortant un instant de sa semi-inconscience.

Du sang ambré se mit à couler à flot de la plus large de ses blessures. Elle tenta de lui dire quelque chose, mais seuls des sons ressemblant à ceux du vent et des craquements de brindilles sortirent de sa bouche. Puis elle sombra totalement cette fois-ci. Sylvanian qui ne se départait d'ordinaire jamais de son sang-froid commença pourtant à paniquer, pour une fois pris de court. Olaf et Pikos restaient toujours allongés contre la femme-arbre. Puis lui vint l'idée. Il partit en courant chercher son skitten, ses deux autres canidés courant de conserve à ses côtés.

Il était rodé à s'équiper rapidement. Il revint donc sans tarder auprès de la femme toujours inconsciente. Il eut toutes les peines du monde à la soulever et à la hisser sur son skitten. Même ses canidés luttèrent à la traîner jusqu'à sa demeure. Il dut encore s'armer de toute son énergie pour la porter jusqu'à sa couche. Elle laissa derrière elle une vilaine traînée de sang dont le sol semblait étrangement s'abreuver. Il lui fallait arrêter l'hémorragie au plus vite s'il ne voulait pas la perdre. Il lui restait de la poudre hémostatique dont il ne se séparait jamais, confectionnée à base d'un lichen très spécial qui ne poussait que dans le Grand-Nortern et était capable non seulement d'absorber des quantités phénoménales de liquide, mais qui surtout renfermait une substance permettant de coaguler le sang. Pourvu que cela fonctionne sur... le liquide qui s'échappait des plaies de cette femme-arbre.

Elle était presque nue, seulement vêtue de deux morceaux de toile tressée qui couvraient pudiquement son sexe et sa poitrine. Ses étranges cheveux, plus proches des lianes que des poils, étaient noués en de fines tresses qui lui descendaient jusqu'aux reins. La texture de sa peau fine ressemblait beaucoup à de l'écorce et d'épaisses cicatrices dessinaient sur ses épaules, ses bras et ses cuisses des arabesques harmonieuses ressemblant à s'y méprendre aux formes gravées sur sa table et sur la perle. Ce ne pouvait-être une coïncidence.

Ne portant point de vêtements, il n'eut donc à la dévêtir pour lui prodiguer les premiers soins. Il nettoya consciencieusement la plaie la plus profonde avant de la recoudre, puis de la recouvrir d'un cataplasme d'argile mélangé à de la poudre de lichen et de quelques plantes antiseptiques. Les coupures étaient propres et nettes et ne ressemblaient en rien à une morsure d'animal. Elles avaient tout de blessures faites par le tranchant d'une arme, et de belle taille vu la profondeur des entailles. Qui l'avait attaquée? Pourquoi? Où était son agresseur? Allait-il tenter de revenir pour achever son travail, en quel cas, ils étaient tous en danger. Et la principale question qu'il se posait, car des règlements de compte il en avait vu et plus d'un, non, la question qui le taraudait avant tout était celle de savoir ce qu'elle faisait là, aux abords de sa chaumine, à la tombée de la nuit, au lieu d'être au chaud auprès des siens. Il n'y avait qu'un pas pour faire le lien entre cette étrange femme à la peau d'écorce fine, et les inscriptions sur sa table, les fleurs de glace et le bouquet. Était-il en train de sauver celle qui lui avait jeté un sort, se demandait-il sans cesse? Et si oui, de quel sort ou malédiction pouvait-il bien s'agir? Il se pouvait même qu'elle lui veuille du mal? Quelqu'un l'avait-il surprise en train d'épier sa chaumine? Peut-être l'avait-on attaqué pour le protéger lui. Non, ça ne tenait pas debout. En quel cas on serait venu le prévenir. Ou bien est-ce elle qui venait de le protéger d'une agression. Cela ne se tenait pas, non plus. Pourquoi aurait-elle fait cela? Dans quel but? Les questions voltigeaient dans sa tête sans obtenir de réponse. Celui qui l'avait agressée en tout état de cause n'était probablement pas humain, car les humains ont le pas lourd dans la neige... Mais là, nulle trace. Ce n'était pas non plus un suicide puisqu'il n'y avait aucune arme à proximité. Alors qu'il cogitait, il renouvela l'opération sur toutes les plaies de la pauvre créature. Elle avait perdu beaucoup de « sang », et même si c'était la première fois qu'il rencontrait un tel être de la nature, sa pâleur ne présageait rien de bon quant à sa survie. Quand il eut achevé ses soins, puis nettoyé ce qui devait l'être, il approcha de la couche ce qui ressemblait de

loin à un fauteuil, mais qui n'en avait que le nom. Il le couvrit d'une chaude fourrure pour adoucir un peu la raideur du bois dans lequel il avait été taillé, et avant de s'y installer pour la nuit, il ajouta quelques bûches dans l'âtre. Il regarda la femme, sans pensée, un peu comme on admire une œuvre d'art. Dans son étrangeté, elle était magnifique. Bien que ne portant nul vêtement, elle semblait vêtue d'écorces. Il n'osait la couvrir, risquant d'infecter ses plaies avec une fourrure sale. Cependant, si elle était capable d'endurer la neige et Vengelant sans autre habit que sa nudité, elle n'aurait probablement pas froid, allongée ainsi sur de chaudes fourrures et près d'un feu rougeoyant. Alors il ferma les yeux, se laissant porter par le doux crépitement du foyer à la recherche d'un peu de repos. Vu son état, elle ne risquait pas de lui faire grand mal.

Le sommeil ne venant pas, tant par l'inconfort du « fauteuil » que par le simple fait de la présence de cet être blessé à quelques pas de lui, il reprit son ouvrage presque jusqu'à l'aube. Olaf, dérogeant à la règle s'était étrangement couché à côté de la femme, à qui il léchait par instant la main. Régulièrement elle gémissait dans son sommeil, ou son inconscience, il ne savait pas trop. Plusieurs fois elle avait été sur le point de reprendre connaissance avant de sombrer à nouveau dans l'inertie de la torpeur.

À L'aube, il tenta de la faire boire alors qu'elle entrouvrait les yeux. Un hoquet d'étranglement lui fit tout recracher. Elle lutta ainsi deux jours et trois nuits avant de revenir dans ce monde. Il avait réussi par intervalles réguliers à lui faire avaler du bouillon additionné de plantes luttant contre la fièvre et la septicémie. Une de ses plaies avait commencé à suppurer, mais l'infection ayant été prise à temps, il était parvenu à la juguler. Apparemment, les plantes curatives marchaient aussi sur ces êtres non humains. Dans le délire de la fièvre, elle semblait parler, mais les sons qu'elle émettait ne ressemblaient en rien au langage humain. On eût dit une forêt en train de parler, craquement du bois, frottement des feuilles, bourrasques, sifflements, gazouillis d'oiseaux. Il était dans la totale incapacité de comprendre son langage. Tant qu'elle restait dans ce semi-coma, cela ne lui posait pas vraiment de problème, mais comment allaient-ils communiquer dès qu'elle reprendrait conscience ? Peut-être allait-elle tout simplement partir, et il ne la reverrait jamais. Cette idée curieusement le dérangeait. Depuis qu'elle était là, il s'était posé d'incessantes questions dont il sentait la nécessité absolue d'obtenir des réponses. Des souvenirs ne cessaient de ressurgir jour après jour. Lui qui pensait avoir fait table rase de son passé réalisait qu'il s'était bien fourvoyé. Où était donc l'homme calme et posé, au sang-froid inébranlable qu'il était hier encore ? Il ne se reconnaissait plus. Il n'avait trouvé comme solution pour s'évader de ce tumulte d'interrogations, que de s'abrutir dans le travail et l'exercice physique. Il n'avait jamais débité autant de bois en si peu de temps. Il n'osait se l'avouer, par pudeur peut-être, mais cette femme faisait sur lui le même effet que la perle et les dessins de la table. Quand il la regardait, son cœur s'emballait. Il était fasciné par ses gravures corporelles, tant par leurs courbes parfaites, que par la souffrance qu'elles avaient due lui procurer lors de leur création. Plusieurs fois, il s'était surpris à en suivre les contours du bout des doigts, comme il l'avait fait sur la table et la bille, sans même se rappeler avoir commencé.

Puis il avait cessé brutalement, s'obligeant à ne l'approcher que pour changer ses pansements, la nourrir et l'hydrater. Elle commençait à lui faire peur. Il devait déjà supporter la crainte à toute heure qu'un assaillant hors norme vienne à faire irruption chez lui, mais voilà, alors qu'il effleurait ses cicatrices artistiques, que lui étaient apparues d'étranges images, comme s'il s'agissait des souvenirs de cette femme. D'un bond, il s'était levé, rompant le contact et faisant s'évanouir du même coup les visions d'un autre monde.

Le troisième jour la vit émerger peu à peu du brouillard. Ses plaies étaient légèrement gonflées et rouges, mais elles étaient propres. Ses sutures semblaient tenir bon et la fièvre l'avait quittée. Quand il rentra de sa tournée de bois, il la découvrit assise sur sa couche en train de caresser la tête de Linus. Il faillit en lâcher sa brassée. Elle releva la tête, et gêné, il se retourna pour fermer d'un coup de pied la porte. Il se dirigea vers l'âtre à côté duquel il déposa son fardeau. Il sentait son regard le suivre. Mal à l'aise, il ne pouvait cependant continuer à faire comme si elle n'était pas là. Il se redressa, se tourna vers elle et découvrit sur son visage un grand sourire amical. Ce fut pour lui comme un choc. Elle était juste magnifique. Ses yeux d'un brun très profond semblaient lire en lui. Il se gratta la gorge et dans l'intention de reprendre contenance, se dirigea vers une étagère pour y prendre deux bols. Elle se mit alors à fredonner la musique du vent et de la pluie. Subjugué, il resta là, les bras en l'air tenant ses deux bols, comme paralysé. L'effet que produisait sur lui ce chant était juste incroyable. Il avait entendu parler de créatures aquatiques femelles qui ainsi envoûtaient les marins et les entraînaient par le fond pour les dévorer. Les paroles de la Siorina lui revinrent une fois encore en mémoire. Peut-être était-elle en train de l'ensorceler. Cette sombre pensée le ramena à la réalité, et quand il se retourna il se rendit compte qu'elle fredonnait cela non pour lui, mais pour Linus qui amadoué s'était mis sur le dos, les quatre pattes en l'air dans une position ridicule, la langue lui pendant sur le côté du museau, et elle lui caressant doucement le pelage soyeux de son ventre. Elle avait les yeux fermés, mais son front froncé et sa seconde main posée sur l'une de ses blessures ne trompaient personne. Elle souffrait, c'était indéniable. En voyant cela, ses gestes d'hôtes reprirent le dessus. Il versa sur des feuilles analgésiques un peu de bouillon d'herbes aromatiques bouillantes qu'il fit infuser quelques minutes, puis qu'il lui porta à boire. Elle se redressa péniblement pour prendre le bol. Il lui proposa de se rallonger, mais elle ne comprit pas. Elle sembla boire avec délectation la boisson. Il y avait discrètement ajouté une pincée de papavéracées soporifique. Elle n'était pas en mesure de se lever, et la meilleure des manières pour elle de se rétablir était encore de dormir. Il s'assit sur le fauteuil qui depuis trois jours lui servait de couche et se mit à ébaucher une cuillère dans une branche, à l'aide de sa hache. Il sentait le regard de la femme toujours présent, mais la concentration que nécessitait ce travail pour ne pas se blesser l'aida grandement à garder sa contenance. Puis, pris par son ouvrage, il finit par l'oublier. Quand il se redressa pour dégourdir son dos et s'étirer un peu, elle s'était à nouveau endormie, une mèche de ces étranges cheveux lui barrant le visage. Il fit un pas vers la couche et délicatement lui remit en place la mèche rebelle. Puis il versa une tasse de bouillon et reprit son ébauche après s'être approché de la fenêtre pour mieux y voir. Dans son dos, lovée sur les confortables et chaudes fourrures, la jeune femme le regardait à l'œuvre. Sur ses lèvres apparut un léger sourire empli de douceur. Alors elle soupira d'aise et s'endormit rassurée.



V

Chaumine de Sylvania - Haut-Northern

12 aprilimensis de l'aachana 789 Ap. G.D

Voilà plus d'un Khadash que son invitée était là. Rien de fâcheux ne lui était encore arrivé, n'en déplaise à Siorina Annabella. Sylvania le dos douloureux et lassé de dormir sur le fauteuil inconfortable de bois, s'était fabriqué une seconde couche pour remédier à cet état de fait. Ses nuits étaient désormais un peu plus réparatrices, mais il lui faudrait attendre Éstive pour trouver la paille dont il aurait besoin pour se faire un sommier confortable. Même si elle partait entre temps, il s'était dit que deux couches permettraient à l'occasion d'héberger un voyageur de passage. Lui si solitaire, se surprit à trouver cette pensée plutôt agréable. En attendant, il avait coupé une herbe humide et grasse qui avait mis longtemps à sécher. Le matelas qui en résultait était pitoyable, mais toujours mieux que sa chaise de bois qui lui meurtrissait le dos.

Pendant qu'elle pensait ses blessures et recouvrait ses forces, lui préparait ses commandes de manches pour outils et armes. Il avait aussi pris le temps de confectionner quelques vanneries plutôt réussies. Il passait le plus clair de son temps courbé sur son ouvrage à quelques pas de sa protégée, se surprenant à prendre plaisir à la veiller. Face à sa pénurie d'ustensiles de cuisine corrects, et pour lui signifier qu'elle était la bienvenue, il lui avait confectionné puis offert quelques jours après sa reprise de conscience une très belle cuillère sculptée avec goût, ainsi qu'un bol couvert d'entrelacs. Elle avait semblé extrêmement émue. Ce n'était pourtant qu'une cuillère et un bol. Depuis il avait réussi non seulement à honorer toutes les commandes des marchands d'Hingenstramin, mais il avait en sus fabriqué quelques ustensiles de plus pour compléter les trop rares en sa possession. Il savait cela ridicule, car elle allait nécessairement partir un jour, mais cela lui avait fait un bien fou. Il n'avait plus rien offert à quiconque depuis une éternité, surtout à une femme.

Désormais convalescente, elle avait décidé pour s'occuper, de redécorer la chaumine. Il la regardait s'activer et avec le sourire aux lèvres, repensait à leurs premiers essais de communication. Chacun tentait d'expliquer à l'autre par gestes ce qu'il voulait dire, et si au début ils étaient ennuyés parce qu'ils ne se comprenaient pas du tout, rapidement, cela avait invariablement fini en fou rire, ce qui n'était absolument pas drôle pour elle, pour qui chaque soubresaut était un supplice. Autant leur langage était dissemblable, autant leurs rires se ressemblaient. Il ignorait toujours comment elle s'appelait, ou plus exactement, aucun n'était parvenu à prononcer le prénom de l'autre. Manifestement elle avait compris qu'il se nommait Sylvania, mais quand elle l'appelait, cela ressemblait plus aux hululements d'une chouette qu'à son prénom. Quant à lui, il essayait en vain de reproduire le son flûté et guttural qu'elle prononçait avec pour seul succès celui de la faire rire aux éclats. Il l'avait finalement surnommée Fleur pour lui-même. Ce surnom lui était naturellement venu du jour où elle avait confectionné une sorte d'enduit à base d'argile et d'eau qu'elle avait teintée avec les colorants de fleurs broyées. Elle en avait ensuite uniformément recouvert un pan de mur entier, dans lequel elle avait incrusté des pétales formant des motifs géométriques gracieux. Comprenant vite son intention et pour ne pas qu'elle se rouvre ses plaies, il lui avait préparé quantité de glaise qu'elle utilisait à sa convenance. Quand l'enduit avait fini par sécher, elle en avait préparé un autre aux teintes plus foncées avec lequel

elle avait peint des arabesques florales pour mettre encore plus en valeur les incrustations de pétales colorés. Le résultat était époustouflant de légèreté, de féminité et de douceur. Sylvanian avait l'impression que sa chaumine respirait la fraîcheur et la propreté. Face à son regard ébahi et admiratif, elle en avait manifestement éprouvé une grande joie et une grande fierté. Mais pourquoi faisait-elle tout ça ? Il réalisa alors qu'il lui avait plus que probablement sauvé la vie. C'était juste de la reconnaissance en fait. Peut-être aussi beaucoup pour tromper l'ennui qu'elle ressentait à être ici avec cet humain solitaire et peu bavard. Il n'osait se l'avouer, mais il aurait tant aimé que ce soit plus, même s'il avait parfaitement conscience du gouffre qui séparait leurs deux espèces. Elle appartenait au monde sylvestre, et lui à celui des hommes. Elle était ce qu'on appelait aussi communément dans les contes une « gnomide ». Quel vilain nom pour une si magnifique créature pensait-il.

Les jours passant, Sylvanian réalisa peu à peu qu'il n'avait jamais été aussi heureux que depuis son arrivée. Il pensait aimer la solitude et il savourait désormais chaque jour un peu plus la compagnie de cette magnifique et mystérieuse femme. De jour en jour, il voyait sa protégée revenir à la vie, remarcher, puis recommencer à s'activer. Même si ses blessures qui en auraient tué plus d'un semblaient presque faire partie du passé, une autre blessure était en train de se rouvrir. Sylvanian voyait le jour où elle allait, complètement guérie, partir et rejoindre les siens. La douleur qui résultait de cette pensée réaliste le prenait au ventre et lui coupait l'appétit. À propos des siens, il ne comprenait d'ailleurs toujours pas pourquoi personne ne l'avait recherchée. Elle devait bien vivre avec d'autres gnomides. Il n'avait toujours pas percé non plus le mystère de son attaque, ni qui en était l'auteur, ni pourquoi on lui avait fait ça, justement là près de chez lui. Il avait bien essayé de lui demander d'où elle venait. Il lui avait montré une carte de la Contrée et il y avait dessiné dessus sa chaumine. Puis il lui avait montré d'où il était originaire. Elle semblait avoir compris, mais quand il essaya de la questionner sur son origine, elle montra le ciel au-dessus d'elle, puis le sol de terre. Elle n'avait manifestement pas répondu à sa question. Aurait-il seulement un jour des réponses ?

Le temps filait et il allait devoir se rendre à la forteresse pour porter son travail. Ses vivres avaient considérablement diminué et il était temps qu'il se réapprovisionne. Comment allait-il lui faire comprendre ? La veille de son départ, il dessina une lune, puis un soleil afin de lui expliquer qu'il parlait du lendemain. Mais avait-elle seulement les mêmes symboles dans sa culture ? Puis il sortit la carte et lui montra où il allait se rendre avec ses canidés. Il dessina ensuite trois lunes et tenta de lui expliquer qu'il reviendrait le quatrième jour. Il ignore si elle l'avait ou non compris, mais il lui fallait absolument se rendre à la cité.

Le lendemain, alors que les rais du soleil commençaient juste à faire miroiter la brume matinale de paillettes d'or à travers la ramure dense des arbres, ses canidés piaffaient d'impatience à la vue de leur harnachement posé à côté du cyclo-skitten. Celui des neiges avait été remis jusqu'aux prochains frimas. Seul Olaf manquait à l'appel, en cette matinée de départ. Lui qui d'ordinaire était le premier prêt était curieusement resté à l'abri dans la chaumine. Sylvanian prit peur. Son ami était-il malade ? Alors qu'il le cherchait, inquiet, il le trouva seulement assis à côté de la femme qui préparait la collation du matin. À son approche, il aboya. Il était manifeste qu'il avait décidé de ne pas venir. Quand Sylvanian s'approcha de lui en portant son harnais, l'animal montra les crocs. Sylvanian alors posa le harnachement et le flatta. Il céda et laissa pour la première fois son compagnon de toujours garder sa chaumine. C'est avec un pincement au cœur qu'il partit. En même temps cela le rassurait de la savoir avec son plus fidèle et combatif compagnon.

Pendant les trois jours qu'il passa loin de son antre et de Fleur, ses doutes et ses appréhensions ne firent que croître. Qu'allait-il trouver à son retour ? Serait-elle encore là ? Son animal la préférait-il à lui ? Depuis qu'elle était entrée dans leur existence, elle les couvrait de caresses et de baisers. Il n'osait se l'avouer, mais il était mort de jalousie.

Comme promis, il rentra trois jours plus tard, fier d'avoir obtenu un bon prix de son travail, et d'avoir trouvé de nouvelles commandes. Il ramenait non seulement des victuailles pour deux, mais également un présent pour elle. Il avait trouvé au marché une belle pierre qui avait exactement la couleur de ses yeux bleus luminescents quand ils brillaient dans le noir. Il l'avait fait monter en pendentif. Il ignorait si elle allait apprécier, mais son cœur s'emplissait de joie rien qu'à l'idée de lui offrir. Quand il arriva, ce qu'il craignait s'était réalisé. La chaumine était déserte. Il se sentit blessé au plus profond de lui-même. Elle avait attendu son départ pour partir comme une voleuse, emportant avec elle son meilleur ami. Il était anéanti, tant par son départ que par la perte et la trahison d'Olaf qui l'avait préférée malgré leur longue complicité.



VI

Chaumine de Sylvania - Haut-Northern

13 juliumensis de l'aachana 789 Ap. G.D

La vie reprit d'elle-même son cours. Pendant quelques jours, il erra dans la forêt à sa recherche, une part de lui refusant d'admettre son départ et surtout celui d'Olaf. Peut-être avait-on profité de son absence pour les attaquer, en quel cas, il savait qu'Olaf se serait battu jusqu'à la mort. Mais nulle trace du canidé, et encore moins de Fleur. Après une septaine, il se rendit à l'évidence : elle ne reviendrait plus. Il se mit alors à s'abrutir de travail pour ne plus penser. De colère, il alla jusqu'à ramener de la terre pour en recouvrir la fresque qu'il ne supportait plus de voir. Il prit avec rage une première poignée de boue qu'il jeta avec force sur le mur. Il n'arrivait à lui pardonner l'absence de son compagnon. Celle-ci, très humide, se mit à dégouliner lamentablement, ruinant ce travail si parfait. Il la regarda salir ce que son invitée avait mis tant de cœur à créer. Sa colère était boue, salissure, tandis que sa reconnaissance à elle avait été grâce et beauté. Réalisant avec horreur ce qu'il venait de faire, il se précipita pour prendre un vieux tissu qu'il mouilla et avec une délicatesse infinie, il nettoya son crime. Elle était libre, réalisa-t-il enfin. Tout comme Olaf l'était aussi de choisir en compagnie de qui il voulait vivre. Cela lui faisait mal, mais il savait au fond de lui qu'elle ne lui devait rien. Nul ne l'avait obligé à la garder si longtemps chez elle. S'il était honnête envers lui-même, il admettrait que c'était avec une joie grandissante qu'il l'avait hébergée. Elle lui avait égayé sa vie morose. Ils étaient donc quittes. Longtemps il regarda le mur sur lequel il avait passé sa colère, attendant qu'il sèche afin de voir les dégâts qu'il lui avait causés. Une trace de boue avait taché le plus fin des motifs floraux qu'elle y avait incrusté. Il s'en voulait désormais, mais essayer de nettoyer son erreur plus avant aurait risqué de détruire encore plus ce travail si parfait. Alors il prit une petite pointe et la planta sur le motif détruit. Puis il y accrocha en souvenir le pendentif à la couleur de ses yeux, afin de ne jamais les oublier.

C'est le cœur un peu plus en paix qu'il continua sa vie monotone. Ses trois canidés, sentant probablement leur maître empli de désarroi, ne le quittaient désormais plus. Leur présence était réconfortante, mais ne cessait de lui rappeler l'absence d'Olaf.

Ainsi Éestive arriva. Il en profita pour réparer ce qui devait l'être et faire des provisions de ce que la nature mettait à sa disposition, cueillant et préparant fruits, racines, tubercules, herbes, écorces médicinales... coupant et engrangeant arbres morts et branchages en prévision de Vengelant. Les jours étaient longs en cette saison et l'énergie à son apogée, il fallait en profiter. Dire qu'il ne pensait plus à elle eut été un mensonge, mais le temps aidant, il abordait son souvenir plus comme un rêve qui avait traversé sa vie que comme une réalité tangible. Il finissait même par se demander certains soirs si elle avait réellement existé. Même le bol et la cuillère qu'il lui avait confectionnés n'étaient plus là pour corroborer la réalité de son existence. Elle les avait emmenés avec elle, comme Olaf...

Il était en train de répartir sur une claie ses fruits à faire sécher, quand il entendit un aboiement qu'il aurait reconnu entre mille. Il referma la trappe de son séchoir à fruits et se précipita devant sa

chaumine. Olaf lui sauta alors dessus à l'en faire tomber à la renverse et lui fit une toilette complète. Derrière lui se tenait fièrement dans les rayons du soleil la femme-arbre. Quand il se redressa, il s'aperçut que sa chevelure était constellée de fleurs des champs et qu'elle s'était confectionné des sortes de vêtements tressés en fibres végétales. Elle lui souriait comme aucune autre femme ne l'avait fait avant elle. Sous le choc, il se demanda si cet être qu'il voyait auréolé de rayons solaires était vraiment réel. C'est quand Merkes, Linus et Pikos arrivèrent en courant pour saluer les arrivants qu'il réalisa pleinement qu'il ne rêvait pas. Olaf arrêta de lécher Sylvanian pour rejoindre à son tour ses trois compagnons. Ils se mirent alors à se renifler en poussant de petits jappements. Sylvanian put enfin regarder droit dans les yeux celle qu'il ne pensait plus jamais revoir. Et là, une chose incroyable se produisit, elle lui sauta au cou et l'embrassa, le dominant d'une bonne tête. Relâchant son étreinte, elle se mit à danser autour de lui en riant et en souriant. À l'intérieur de lui, Sylvanian ne savait plus quoi ressentir. La joie allait-elle l'emporter sur l'incompréhension et la colère ? Toute la douleur et les doutes qu'il avait ressentis ses derniers khadashi remontèrent comme un raz-de-marée à la surface. Son visage se décomposa. Il était perdu et ses sentiments si ambivalents n'arrivaient pas à se mettre d'accord. Il vit ses quatre canidés faire la fête et partir en courant et en aboyant de joie en direction du sous-bois si proche, comme les compagnons de chasse qu'ils avaient toujours été. Alors une pensée lui vint : « Mais pourquoi les humains sont-ils si compliqués ? Pourquoi cherchent-ils toujours à mettre en avant les rancœurs, la colère, au lieu de tout simplement laisser parler leur joie de revoir l'autre. Mes quatre compagnons vivent pleinement ce moment incroyable. Ils profitent tout simplement de ce que la vie leur donne à l'instant, sans chercher le pourquoi du comment. Ils sont juste heureux de se revoir... »

Le voyant pensif au lieu de fêter leur retrouvaille, Fleur s'était arrêtée de rire et de sourire. Elle le regardait interrogative. Revenant soudain à la réalité, il croisa son regard dans lequel il lisait l'incompréhension et la peur. La peur ? Mais de quoi ? Alors il comprit. Elle avait aussi peur que lui qu'il la rejette après tant de temps. Comment cela se pouvait-il ? C'est elle qui était partie pendant... pendant trois khadashi ! Bon sang !! Elle était partie exactement pendant trois lunaisons ! Il venait juste de réaliser leur malentendu. Alors faisant volte-face et lui attrapant la main sous son regard ébahi, il l'entraîna sans lui demander son avis vers la cabane de rondin. Là, il ramassa une écorce et sortit son couteau sous le regard éberlué de la jeune femme. Il grava rapidement un soleil et traça un trait juste à côté. En dessous, il reproduisit le motif solaire, mais cette fois-ci il dessina trente bâtonnets. Il lui fit signe d'avancer. Elle s'approcha prudemment, sans saisir manifestement ce qu'il faisait. Et là, à grand renfort de gestes, il essaya de lui faire comprendre que pour lui un soleil était égal à une journée, et pour elle à un long khadash... Il la désignait, elle face aux trente bâtonnets gravés, et lui se touchait la poitrine en montrant seulement les trois traits. Elle ne comprenait manifestement pas et n'avait de toute évidence pas du tout envie de rire. Alors il prit une autre écorce, traça dessus trois bâtons et trois soleils, puis prit une nouvelle écorce sur laquelle il commença à graver rapidement quatre-vingt-dix traits. Pour chaque paquet de trente, il dessina en dessous un soleil. Au bout du quarantième bâtonnet, elle lui empoigna la main. Son visage était abasourdi ! Elle venait à l'instant de comprendre. Elle lui ôta des mains le couteau et finit elle-même de tracer les autres traits et les deux soleils manquants. Là, elle releva les yeux en tenant l'écorce des quatre-vingt-dix jours, et en barra seulement trois en le désignant. Elle avait enfin réalisé sa méprise. Ils restèrent là, interdits, à se regarder dans les yeux, puis soudain, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en riant comme ils ne l'avaient plus fait depuis quatre-vingt-dix longues, très longues journées.

Alors se passa une chose étonnante. Elle sortit et siffla. Quelques instants après, Olaf suivit de Pikos, Merkes et Linus arrivèrent à bride abattue. Elle se tourna vers Sylvanian avec un grand sourire, le prit par la main, ferma la porte de la chaumine et l'entraîna vers le couvert des arbres. Il voulut lui demander où elle l'emmenait, mais d'un doigt délicatement posé sur ses lèvres, elle lui enjoignit le silence, tandis que leur étrange équipée s'enfonçait sous la sylvie ondulante et dense.



VII

Forêt du Haut-Nordawnant

16 juliumensis de l'aachana 789 Ap. G.D

Pendant deux jours, elle le guida à travers bois et taillis. Au départ intrigué, puis mécontent, car il ne maîtrisait plus rien, il finit au bout de quelques heures par se laisser mener. Elle se déplaçait dans la forêt comme un poisson dans l'eau. Elle contournait chaque branche, chaque obstacle avec une grâce et une aisance peu commune, tandis que ses propres habits s'accrochaient aux ronces et aux buissons. Elle marchait également un peu vite pour lui, mais sa fierté l'empêchait de lui demander de ralentir. Elle finit par s'en rendre compte quand elle le surprit si essoufflé qu'il ne parvenait plus à respirer. Sans commentaire, elle fit de moins grandes enjambées, et en profita pour cueillir et lui proposer une baie juteuse et astringente qui étonnamment lui coupa la soif. Ses teintes de rouge tachées de noir en faisaient à ses yeux une plante toxique à laquelle il n'aurait jamais eu l'idée de goûter seul. Ce répit gustatif lui permit de récupérer un peu et de commencer à apprécier la balade à sa juste valeur. Finalement heureux de cet imprévu qui venait briser la monotonie et la solitude de sa vie, il prit son parti de la suivre, profitant de chaque instant que la vie lui permettait de passer à ses côtés. Peu de temps après, il accepta la main qu'elle lui tendit, et c'est ainsi qu'ils poursuivirent leur périple, côte à côte. Les quatre canidés étaient aux anges. Ils disparaissaient soudain, pourchassant quelques proies pour leur propre repas, et ne revenant que plusieurs heures après, guidés par leur puissant flair. Quant à Fleur, elle pourvoyait à leur subsistance en lui proposant des plantes dont il avait jusqu'alors ignoré leur comestibilité. Certaines étaient juste bonnes à remplir l'estomac, pendant que d'autres lui faisaient découvrir des saveurs qui lui étaient totalement inédites. Le premier soir, ils avaient dormi juchés sur l'énorme branche d'un chêne, rappelant à Sylvanian ses jeunes aachanaé où il désertait subrepticement la demeure familiale pour passer la nuit à la belle étoile, chevauchant les branches du tilleul multi-centenaire qui poussait à l'entrée de leur domaine. Il en avait gardé son amour pour les arbres et les étoiles et d'incroyables souvenirs, notamment de rencontres impromptues avec certains êtres de la nuit, qui, effrayants dans le langage populaire étaient en fait juste les majestueux seigneurs de la nuit.

Lui qui se targuait de connaître la forêt du Haut-Northern comme sa poche tomba des nues quand elle l'entraîna dans une région qu'il ignorait même exister, à peine à une journée de chez lui. Il ne comprenait pas comment cela était possible. Ils avaient pris la direction du Dawnant, une région qu'il parcourait pourtant sans cesse, mais il ne reconnaissait rien dans le paysage qui l'entourait. Les essences y étaient différentes, les fougères et les arbres tellement plus grands. C'était presque improbable de trouver des plantes si gigantesques dans une région si froide durant Vengelang. Lors de leur périple, il avait remarqué que sa fatigue était incommensurablement moins présente quand elle lui tenait la main que lorsqu'il marchait seul. C'est comme si elle lui insufflait de l'énergie. Mais peu à peu, s'interrogeant, il devint plus attentif. Il remarqua alors que le sol sous ses pieds n'était empreint d'aucune trace tandis qu'ils marchaient main dans la main, même lorsque le sol était boueux. Tandis que seul, il marquait de ses bottes la poussière de la sente et écrasait les plantes qu'il piétinait involontairement à son passage. Encore un mystère de plus. Puis il réalisa que même sans que souffle le vent, les plantes tanguaient beaucoup à leur passage, comme si l'appel d'air qu'ils formaient était conséquent. Cela lui arrivait quand ses canidés couraient comme des fous en tirant le skitten, mais

jamais quand il marchait paisiblement comme c'était le cas pour l'instant.

Quand sa troupe de canidés les rejoignait, même quand ils ne portaient que quelques minutes, ils avaient la langue pendante comme lors de leurs folles cavalcades. Ils semblaient épuisés et avoir du mal à les suivre alors que Fleur et lui n'avançaient qu'en marchant. Alors il décida de prendre comme repère l'astre solaire et sa course afin de comprendre ce qu'il se passait d'étrange. Le soleil est un point auquel il avait l'habitude de se référer depuis son enfance, tant dans sa position géographique que temporelle. Et là, il tomba des nues. Il savait à peu près combien de temps il mettait pour faire dix mille pas, et connaissait presque inconsciemment le trajet solaire au-dessus de lui pendant ce même laps de temps. Or là, ses repères volaient en éclat. Soit le soleil avait ralenti sa course, fait hautement improbable, soit c'est eux qui marchaient très vite. Il tenta de prendre des points de repère dès qu'il y avait une trouée à travers laquelle il pouvait voir au loin. Il renouvela l'expérience à plusieurs reprises comparant les moments où il lui tenait la main de Fleur et ceux où il marchait seul. Le constat était sans appel, ils avançaient à la vitesse d'un coureur de fond et même bien plus. Il ne se l'expliquait pas. Puis il remarqua que c'est seulement lorsqu'elle lui lâchait la main que les quatre canidés les rejoignaient. S'il s'agissait d'une coïncidence, elle était fort répétitive. Les animaux arrivaient haletants et peinaient à reprendre leur respiration. Une fois son souffle retrouvé, Olaf partait devant en éclaireur, suivi de près par les trois autres. Il semblait connaître leur destination. Fleur attendait alors un long moment puis elle lui reprenait la main, et invariablement, ils se retrouvaient tous les deux devant les canidés, sans les avoir croisés à quelque moment que ce soit. Des contes à dormir debout lui revinrent alors à l'esprit où il était question de créatures imaginaires capables de se déplacer aussi vite que le vent et avec la même légèreté, mais jamais il n'y avait cru. Force lui était de constater qu'il avait peut-être eu tort. Comment savoir sans pouvoir communiquer avec elle ? En suivant cette théorie un peu fumeuse, cela pouvait expliquer pourquoi il ne reconnaissait pas l'endroit où ils se trouvaient. Peut-être tout simplement était-ce parce que celui-ci était bien au-delà du périmètre qu'il avait l'habitude de sillonner. C'était la seule explication plausible en conclut-il avec effarement. Dans quel monde étrange était-elle en train de le mener ? Avait-il seulement envie de l'y suivre ? Il l'ignorait, mais il se sentait plus vivant qu'il ne l'avait été depuis son enfance. Si ce qu'il commençait à entrevoir se tenait, si elle vivait si loin dans le Dawnant, que faisait-elle à quelques pas de sa chaumine ce fameux soir, lorsqu'il l'avait trouvé agonisante ?

Il en était là de ses réflexions quand une pluie d'orage les surprit en plein milieu d'après-midi. Il faisait chaud et ils avaient soif. Cette pluie arrivait à point nommé. Ils s'abreuvèrent aux immenses feuilles sur lesquelles l'eau ruisselait. Alors qu'il s'apprêtait à repartir, il vit Olaf sortir d'un taillis et y rentrer à nouveau l'instant d'après. Fleur se pencha et suivit à quatre pattes le canidé. Elle se faufila avec aisance sous l'amas de ronces et de branchages, se retourna un instant et l'invita à la suivre. Cela devenait de plus en plus insolite.

Il s'accrochait à toutes les ronces, les branchages s'entremêlaient dans ses cheveux en bataille. Comment faisait-elle pour ne se prendre dans rien ? Au bout d'un long tunnel d'enchevêtrements de plantes plus ou moins piquantes, il déboucha enfin dans une grande clairière entourée de ronces et de fourrés tous plus denses et hauts les uns que les autres et close par une impressionnante paroi rocheuse. Ses quatre compagnons les attendaient, qui se roulant dans l'herbe rase, qui s'abreuvant à la cascade qui dévalait le long du pan rocheux. Fleur était en train de parcourir l'étendue d'herbe en direction de la paroi quand il la vit se faufiler dans une faille qui s'ouvrait entre deux blocs de pierre. Il la suivit une fois encore avec un peu d'appréhension. Qu'allait-il trouver derrière ? Un gouffre ? Une montagne à

gravir ? Un torrent à dévaler ?

Il pénétra dans une petite grotte aménagée. La voûte laissait par endroit passer la lumière à travers de minces fissures. C'est sous l'une d'elles qu'une table à feu en terre y avait été installée. Sylvanian n'en revenait pas. La plupart des parois avaient été décorées de volutes harmonieuses. Elle venait de le mener chez elle, à n'en pas douter. Mais où était son peuple ? Vivaient-ils tous ainsi, solitaires ? La grotte aux dimensions modestes avait cependant tout ce dont on avait besoin pour vivre. Table, chaises, bancs. Des étagères étaient creusées dans les murs de pierre, et de petites niches accueillait des bougies. Une large cuvette avait été taillée à même le sol rocheux et recueillait l'eau ruisselant de la paroi. Elle était évacuée ensuite par un ingénieux système de gouttières. Venant de la moiteur lourde de l'extérieur, il trouvait le lieu très rafraîchissant. Passer Vengellant ici devait également être assez agréable, la roche préservant très certainement ses occupants des frimas extérieurs. Pendant qu'il détaillait le lieu dans lequel elle venait de le mener, elle alluma un feu. Il la regarda alors, ne sachant trop comment se comporter. À l'aise, elle lui jeta de petits coups d'œil, un grand sourire irradiant son visage. Elle prit de l'eau à même la cuvette et en emplit une sorte de marmite qu'elle alla poser sur le feu naissant. Elle y jeta dedans une poignée d'herbes aromatiques. Puis elle se dirigea vers un coin un peu plus sombre et à sa grande surprise, elle se dévêtit. Il ne pouvait détacher ses yeux de cette magnifique silhouette. Elle était parfaite. Sur son dos, ses plaies étaient guéries, mais elle en garderait à jamais la trace. Elle se mit alors à genoux et prit dans ses mains l'eau qui dévalait l'une des gouttières. Elle commença alors à se laver le visage, les bras, la poitrine... Sylvanian n'osait bouger. C'était tellement inattendu. Il l'avait vue plus d'une fois nue lors de leur cohabitation, notamment lorsqu'il l'avait lavée les premiers temps, mais là, il s'agissait d'autre chose. Elle tourna alors la tête vers lui, et d'un geste de la main l'invita à le rejoindre. Voyant qu'il ne se décidait toujours pas, elle se mit à l'asperger en riant. Il était en nage après ces deux jours de marche et il sentait à n'en pas douter le vieil oursos. L'envie de la rejoindre l'avait pris dès qu'il l'avait vue se dévêtir, et pas seulement pour se rafraîchir. Cette pensée l'avait tétanisé. Mais maintenant qu'elle l'invitait... Alors il se mit torse nu et la rejoignit. Il but avidement l'eau puis se mouilla les cheveux et le torse. Assise à ses côtés, elle le regardait étrangement. Alors elle se leva, alla prendre une des bougies qu'elle alluma au foyer, revint vers lui, lui prit la main, et l'entraîna dans un étroit couloir sombre qui partait de la pièce centrale et qui débouchait sur une minuscule grotte qui servait manifestement de chambrée. Le sol était entièrement recouvert d'une couche épaisse de paille sur laquelle étaient disposés des fourrures et des tissus aux couleurs d'Éestive. La pièce sentait la lavande et la rose. Elle posa délicatement la bougie dans un creux de paroi prévu à cet effet, et s'allongea sur les fourrures. D'un geste de la main, elle l'invita à le rejoindre.



VIII

Grotte d'Adiane - forêt du Haut-Nordawnant

16 junomensis de l'aachana 790 Ap. G.D

Adiane était en plein travail. Voilà près de onze khadashi qu'elle les attendait. Sylvanian faisait bouillir de l'eau pendant que les canidés veillaient à l'entrée de la chambrée. Ils avaient beau n'être que des animaux, leur instinct les avait prévenus de ce qu'il se passait. Ils arrivaient. Ce serait pour aujourd'hui, au plus tard pour demain. Sylvanian avait été inquiet de ne pas les voir sortir plus tôt, mais elle l'avait rassuré, chez eux, cela durait même plus longtemps en général. Mais comme ils allaient être des doublements mêlés, la gestation avait encore été réduite. Sa mère le lui avait expliqué, car c'est ce qu'il s'était aussi produit pour elle, quand elle les avait mis au monde, elle et son frère, il y avait cent cinquante khadashi de cela. Sylvanian avait eu du mal à se l'imaginer si vieille, mais elle lui expliqua qu'ils ne vieillissaient pas au même rythme que les humains. Son frère et elle étaient eux aussi des sang-mêlés, mais seul leur père était humain. Leur mère était non seulement une femme-arbre, mais qui plus est de sève noble. C'est suite à cela qu'elle et ses enfants nouveau-nés avaient été bannis.

Pendant qu'il préparait ce qu'il fallait pour l'accouchement, il repensait à cette première nuit avec elle. C'est là qu'il avait enfin pu la comprendre pour la première fois. Ce fut un choc intense de percevoir ses pensées, alors qu'ils se découvraient vraiment pour la première fois sans retenue. Ils s'étaient aimés plusieurs fois cette nuit-là, et à chaque fois, ils leur semblaient se comprendre un peu mieux. Même si le message était encore difficilement compréhensible, ils avaient réussi à percevoir les idées de l'autre, sans pour autant à l'époque pouvoir y mettre des mots. Cela avait été à la fois effrayant et grisant. Ils avaient enfin accès à l'autre, pleinement. Les jours suivants, ils s'étaient une fois encore aimés, se reliant de plus en plus fort par l'esprit, et liant leur âme par un serment muet. Ils réalisaient peu à peu qu'ils n'avaient en fait jamais eu besoin de la parole, mais juste de s'offrir l'un à l'autre.

Adiane, car c'est ainsi que sa mère l'avait nommée, petite fougère ployant sous le vent, mais prête à résister à toutes les tempêtes, avait toujours vécu ainsi isolée, reniée par son peuple parce que sa mère avait osé aimer un humain. Après être étrangement tombée d'un arbre, elle pourtant si agile, s'était irrémédiablement brisé le dos. Sur son lit de mort à l'âge peu avancé de six-cent-cinquante-quatre aachanaé, sa mère avait alors eu une vision, comme lorsqu'elle avait décidé d'enfreindre la loi sacrée des siens en se liant avec un humain du peuple des déracinés, comme sa nation les nommait. Sa fille devait trouver l'homme aux quatre canidés. Elle devait lui offrir le bois de feu, et procréer avec lui. Le destin du monde en serait alors changé. Les deux enfants qui naîtraient de cette union d'amour auraient un destin sans pareil. Ils seraient les fondateurs du nouveau monde qui se profilait à l'horizon. Le plus petit des deux serait un pont entre le monde de la forêt et le monde de pierre des humains. Il serait certes un minuscule maillon, mais vital pour Terria.

Alors Adiane était partie à sa recherche, laissant son frère enterrer sa mère, et elle l'avait trouvé, lui, Sylvanian. Ainsi avait-elle débuté le rituel de son peuple, le seul qu'elle connaissait pour dire à un autre être qu'elle le désirait pour partager sa vie. Sa mère lui avait dit que quand elle le trouverait,

instinctivement il reconnaîtrait les signes. Il faudrait alors qu'elle fasse confiance à son cœur et qu'elle soit patiente. Chez les humains de pierre, courent de terribles histoires à leur propos, il fallait qu'elle s'attende à de la défiance. Ainsi elle avait ôté une première fois sa porte, en signe d'intérêt pour lui, lui exprimant son envie de le rejoindre. Puis elle l'avait brûlée, comme son peuple le faisait, pour purifier l'entrée de la demeure où son autre vivait, et parce que chez eux, seuls ceux qui sont en harmonie avec l'autre peuvent entrer dans leur habitat et en pousser la porte de feu. Elle avait ensuite gravé son nom et l'origine de sa famille et de son clan sur la table, symbole d'hospitalité et de la nourriture partagée. Les fleurs de glace signifiaient qu'elle était pure, et le bouquet, qu'elle apporterait toujours le soleil d'Éstive en son cœur aussi longtemps qu'ils vivraient ensemble. Les fleurs poussaient naturellement dans un coin de la grotte, sous une des fissures, que ce soit pendant Vengelant ou Éstive. Douceur des températures et eau à profusion faisaient le reste. Ce mystère-là au moins était éclairci.

En apprenant cela, Sylvanian en était resté interdit. À aucun moment il n'avait pensé à un rituel de séduction. Il expliqua que ce qui l'avait le plus touché, c'étaient les fleurs de glace qui lui avaient rappelé sa sœur qu'il aimait plus que tout. Dans leur tradition aussi, les mariées portaient des fleurs de quartz blanches pour signifier leur pureté virginale. Et la bille de bois dans tout cela, était-ce également l'un de ses présents ? Oh oui, la bille bien sûr ! Comment avait-elle failli oublier ? Elle était en bois de feu, et seul celui à qui elle était destinée serait capable d'en faire jaillir sa signature. Elle l'avait imprégnée de ses propres phéromones. S'il ne lui avait pas été destiné, il en serait mort. En entendant ses paroles, il lui avoua qu'elle lui faisait parfois un peu peur. Elle avait alors ri de son timbre si clair, lui disant qu'il ne devait plus rien craindre d'elle, car il avait passé toutes les épreuves. Et en cas de contraire. Il serait déjà sûrement parti pour l'autre monde à l'heure qu'il est. Heureusement d'ailleurs qu'il lui avait donné un bol et une cuillère. Quand elle lui apprit cela, il resta interdit. Sans le savoir, il avait officialisé le fait qu'il l'acceptait comme celle qui allait nourrir ses enfants. Il tombait des nues. Il avait fait cela juste dans l'intention qu'elle ait des couverts propres, et pour qu'elle se sente à l'aise. Il ignorait qu'en faisant ce présent, il venait de se sauver la vie. Étrange peuple tout de même.

Elle avait mis longtemps à ouvrir son esprit pour lui dévoiler ce qu'il lui était arrivé le soir où il l'avait trouvé. Elle avait honte, c'est pour cela qu'elle avait tu jusqu'alors ce secret. Ce n'est qu'à l'approche de la délivrance, pour la sécurité des enfants qu'elle allait mettre au monde qu'elle lui apprit que c'était son propre frère qui l'avait agressée et laissée pour morte. Il avait beaucoup souffert de cet isolement forcé dû à leur bannissement, n'ayant pour seul lien social que sa sœur et sa mère, ainsi que les animaux de la forêt. Il n'avait connu aucun autre membre de son peuple. Il n'avait nul espoir de fonder à son tour un jour une famille. Il en voulait énormément à leur mère. Or, le soir où celle-ci était morte, il avait surpris leur conversation à propos de sa vision. Apprendre que sa sœur allait commettre la même erreur que sa mère, souiller une fois encore le nom de leur lignée, lui avait fait perdre tout bon sens. Il était entré dans une colère noire, brisant tout sur son passage. Après le décès prématuré de leur mère, probablement accéléré par la peine qu'il lui causa ce soir-là, il l'avait suivie pendant de nombreuses lunes jusqu'à ce qu'elle trouve enfin celui qui lui était destiné. Il était resté tapi. Elle était une pisteuse hors pair, et elle le savait là, non loin d'elle. Elle n'avait rien fait pour le semer, car quelque part, sa présence le rassurait. Jamais elle n'aurait imaginé ce qui allait suivre.

C'est ainsi que la nuit où il l'avait trouvée agonisante, son frère avait décidé de s'en prendre à elle et de nettoyer l'honneur des siens. Quand il l'avait agressée, son haleine sentait fort les feuilles de canabacéa. Les avait-il utilisées pour se donner du courage, ou était-ce elles qui lui avaient fait perdre toute inhibition et raison ? Elle l'ignorait encore aujourd'hui. Peut-être avait-il ainsi agi, croyant que

son peuple lui ouvrirait de nouveau les bras... En tuant sa propre sœur, peut-être s'était-il imaginé qu'en lavant ainsi l'honneur de leur lignée, son âme retrouverait sa place au sein des ancêtres de la forêt? C'est ainsi que ce fameux soir il l'avait poignardée et laissée pour morte. En plus d'être à deux doigts de perdre la vie, elle se retrouvait désormais seule au monde. Sylvanian ne comprit pas tout de suite à quoi elle faisait allusion. Qu'était devenu son frère? S'il était resté fidèle à leurs traditions, il avait dû se donner la mort, comme le voulait leur loi, pour qui fut un membre de son sang. Alors, leurs enfants à venir ne risquaient rien, en avait conclu Sylvanian. Rien n'était moins sûr, car elle avait maintes fois eu l'occasion de repenser lors de sa convalescence à la manière dont sa mère était décédée. Jamais elle n'aurait fait une erreur aussi grossière que celle qui l'avait amené à choir de la branche sur laquelle elle était juchée. Non, son frère y était probablement pour quelque chose. Elle avait retrouvé la liane avec laquelle elle s'assurait, étrangement usée là où elle avait rompu. Et sa mère en était morte. Si ce qu'elle supposait s'avérait, son frère ne s'était pas suicidé après le meurtre de leur mère, alors pourquoi l'aurait-il fait après l'agression sur elle? Il était très probablement toujours vivant. Après son attaque, il avait dû partir se cacher. Elle lui avait avoué qu'elle craignait souvent qu'il réapparaisse sans prévenir.

Tout en préparant les linges pour l'accouchement à venir, il repensait encore au jour elle lui avait annoncé qu'elle était enceinte. Depuis, ils s'étaient rendus à plusieurs reprises dans la chaumine afin d'y récupérer les affaires auxquelles Sylvanian tenait, mais du frère nulle trace. C'est ainsi qu'il découvrit que les êtres des forêts pouvaient effectivement, en se servant de l'énergie de Terria et des sylves, voyager si vite que l'œil humain était incapable de les percevoir. Il lui suffisait de donner la main à Adiane pour pouvoir profiter de cette capacité incroyable. Elle ne comprenait pas que les humains ne sachent pas utiliser cette énergie qui était là, à la disposition de qui en avait besoin. Il suffisait de se connecter et de prendre ce dont on avait besoin en juste quantité. C'est elle qui leur permettait d'ailleurs de vivre si vieux. Elle aurait voulu apprendre à Sylvanian comment faire, mais elle ignorait quoi lui dire. C'était innée chez eux. Pour elle c'était comme de respirer, ou de voir, ça ne s'expliquait pas, ça se vivait. C'est ainsi que lors de leur voyage, ils avaient laissé les canidés dans la clairière de la grotte afin d'aller plus vite. En quelques heures ils faisaient l'allée et le retour. Sylvanian, bien que l'ayant vécu, avait toutes les peines du monde à y croire. Cela dépassait son entendement.

Il entendit sa femme l'appeler. Il prit un linge bouillant et la rejoignit d'urgence. Un des enfants venait de naître, une petite fille, mais elle ne pleurait pas. Alors il fit comme il avait vu des femmes faire, il prit l'enfant par les pieds, la tête en bas, et lui tapa sur le dos. Un cri tonitruant emplit alors la grotte, faisant sursauter les canidés qui se mirent à aboyer. Olaf lui, était resté impassible. Seule sa queue bougeait en cadence signifiant son contentement. Cet animal était juste incroyable. C'est comme si depuis le début, il avait tout pressenti, tout deviné.

L'autre enfant mit encore plusieurs heures à venir au monde. Quand il sortit enfin, Sylvanian eut un choc. Il était minuscule et d'une laideur sans nom. Adiane le prit cependant avec amour et le berça avec toute la douceur du monde. Comme elle l'avait fait avec sa première née, elle porta l'enfant à son sein auquel il se mit doucement à téter. Il était admiratif de son épouse, car l'enfant était difforme et repoussant. Comment pouvait-elle ne pas réagir? Elle l'entendit et comme à chaque fois elle lui répondit de façon muette que la vie était multiple dans la sylve, et que chaque être vivant y avait son rôle et sa place. La beauté était différemment perçue dans son monde et dans celui des humains. Le chêne aux racines noueuses et la libellule longiligne et gracieuse sont monstrueux dans ce cas-là. Pour le monde des arbres, ils sont juste différents. Et puis cet enfant était le pont entre les peuples. Comment

pouvait-elle dire cela juste en regardant ce nouveau-né? Elle le savait, elle le pressentait. Il allait falloir doublement veiller sur lui. Elle le lui fit promettre. Alors elle se mit à fredonner, et s'endormit ainsi que le petit être lové au creux de ses bras.



IX

Grotte d'Adiane - Dawnant de la forêt du Haut-Nortern

30 novemensis de l'aachana 794 Ap. G.D

La vie se poursuivait ainsi, paisiblement. Adiane et Sylvanian se complétaient. Leurs connaissances mises bout à bout leur permettaient une vie paisible. Ils ne manquaient de rien de ce dont des gens à la vie saine et simple ont besoin. Ce que la nature ne leur fournissait pas, ils se le procuraient à l'occasion de voyages à la forteresse, en profitant pour y vendre ce qu'ils fabriquaient. Seul Sylvanian s'y rendait afin d'éviter d'attirer l'attention, Adiane l'attendant à l'orée des bois.

Libellia grandissait bien et ressemblait beaucoup à sa mère, même si la peau typique de sa race était beaucoup moins marquée et plus fine. Les deux enfants avaient désormais quatre aachanaé, normalement l'âge du premier rituel chez les filles-arbre, celui qui lui permet d'être reconnue aux yeux de tous comme appartenant à la lignée de... Adiane était fière de ses scarifications, mais elle refusa d'en marquer sa fille. Elle se souvenait encore de la douleur et du traumatisme qui en avaient résulté quand sa mère lui avait imposé ce rite de passage, à l'âge où sa propre fille arrivait donc. Certaines fillettes-arbre en mouraient d'infections. Elle se souvenait également d'une enfant dont le cœur s'était tout simplement arrêté sous le choc de la douleur. On disait que celles qui survivaient à la perte de sang, à la souffrance et à l'infection seraient des femmes-arbre vaillantes et courageuses. Celles qui rares, parvenaient à ne pas crier lors des gravures de peau étaient vouées à un destin hors norme, leur notoriété rejaillissant sur leur propre famille comme un don du destin. Si sa mère lui avait expliqué cela avec des paillettes de fierté dans les yeux, expliquant que sa propre famille avait connu une ascension fulgurante grâce à elle et son courage, Adiane n'en trouvait pas moins cela barbare et dénué de sens. Si sa famille lui devait tant, pourquoi alors avaient-ils renié leur propre fille, lui avait un jour demandé Sylvanian. Cela lui restait incompréhensible. Les hommes-arbre eux ne subissaient rien de tel, ignorant le supplice et la violence que cela représentait. Une femme de leur peuple qui n'était pas scarifiée était de fait, considérée comme une impure et un laideron. Sa propre fille de toute façon serait toujours traitée ainsi, alors pourquoi lui ferait-elle subir une telle douleur ? Et puis, elle avait découvert sur les bras et le dos de son aimé un tatouage d'entrelacs mettant en valeur sa musculature. Elle trouvait cela magnifique et ne comprenait pas pourquoi son peuple ne se décorait pas plutôt de cette manière moins barbare. Sylvanian lui expliqua que se faire tatouer ne se faisait pas non plus sans mal, mais c'était sans commune mesure avec ce qu'elle avait subi enfant. Et puis il se l'était fait faire. C'était un choix réfléchi d'adulte, non un rituel imposé. Ainsi ils tombèrent d'accord : leur fille pourrait choisir plus tard de se décorer ou non, mais c'est elle et elle seule qui en prendrait la décision.

Le petit garçon, quant à lui ne profitait pas. Mais aussi incroyable que cela pût lui paraître, ce petit être que Sylvanian avait au départ trouvé repoussant avait réussi à le conquérir. Il se dégageait de lui une tranquillité incroyable. Ce trait de caractère s'accroissait avec le temps, à l'unisson de son intelligence d'une rare vivacité. Malgré sa morphologie très étrange, dès qu'il avait pu tenir un couteau, il avait commencé à sculpter rien qu'en observant son père. Et à l'instar de sa mère, il avait une voix envoûtante, d'un timbre parfait et d'une immense justesse. Libellia parlait la même langue qu'Adiane. Elle parvenait à prononcer certains mots humains, mais avec grande difficulté. Tandis que Dvärgan

parlait humain à la perfection, bien mieux même qu'un enfant de son âge. Il parvenait en sus, sans peine, à communiquer verbalement et mentalement avec sa sœur et sa mère. Les deux enfants faisaient la fierté de leurs parents.

Puis un jour, alors qu'ils dormaient tous, Olaf se mit à grogner et Dvärgan à pleurer. Adiane et Sylvanian se mirent debout d'un bond. Les quatre canidés se précipitèrent vers l'entrée de la grotte. Le temps que Sylvanian et Adiane les y rejoignent, les animaux avaient attaqué l'intrus. Celui-ci s'enfuyait, poursuivi par les canidés. Il disparut dans les fourrés comme par magie. Un être de la forêt à n'en pas douter vu la vitesse à laquelle il se déplaçait. Sylvanian craignant pour ses animaux les rappela, mais sans résultat. Il vit Adiane se pencher et ramasser au sol un objet qu'il ne parvenait à identifier dans le noir de la nuit. Quand elle se releva, elle était livide et tenait à la main un magnifique poignard. L'intrus ne semblait pas être venu avec les meilleures des intentions en conclut-il.

« C'est l'arme de Holunder, mon frère. »

Sylvanian reçut cette information comme un coup de massue. Elle n'avait encore jamais prononcé le nom de celui qui l'avait violemment poignardée. Il dévisagea sa femme et pour la première fois lut la terreur dans ses yeux. Les enfants étaient restés à l'entrée de la grotte, apeurés.

« Nous devons dès demain, aller chercher du bois de feu, pour nous protéger. On construira une porte comme celles dont mon peuple agrmente leur habitat. Nul être nous voulant du mal ne pourra plus jamais pénétrer dans notre foyer. Tu seras probablement le premier humain à découvrir notre secret. Mon peuple garde ce savoir jalousement, car cet arbre et le lieu unique où il pousse est sacré. Les tiens coupent et détruisent tout ce qui peut leur rapporter de l'argent, c'est pour cela que jusqu'à aujourd'hui, je n'avais pas rompu le serment du peuple des arbres, même s'ils m'ont renié. J'ai toujours cru en ton honnêteté et en ta loyauté, mais non en celle de ton peuple. Tu es mon aimé, tu es désormais le seul en qui j'ai confiance en ce bas monde. Tu es mien, comme je suis tienne. Ceux de ma race m'ont rejetée alors que je n'étais qu'un nouveau-né, et cette nuit, celui qui se disait mon frère est venu dans l'intention probable d'achever ce qu'il n'a su mener à bien la première fois. En sus, je pense qu'en vous découvrant, il avait l'intention de tous nous éliminer. Je romps aujourd'hui le sceau du secret, je renie à mon tour les miens, et demain, je te guiderai jusqu'à notre forêt sacrée, dès que nos fidèles compagnons seront de retour. »

Comme s'ils l'avaient entendu, les quatre canidés pénétrèrent à ce moment précis dans la clairière. Olaf boitillait. Sylvanian se précipita craignant qu'il n'ait reçu un mauvais coup. Il s'était manifestement juste tordu la patte. Soulagé de leur retour, mais inquiets pour leur vie, les parents ne dormirent que d'un œil cette nuit-là. Sylvanian avait attendu que ses enfants se soient rendormis pour demander à Adiane un peu plus de renseignements sur ce fameux bois. Comment du bois pouvait-il les protéger? Alors elle lui demanda de sortir de sa poche la bille qui ne l'avait jamais plus quitté.

« Notre peuple l'appelle le bois de feu, ou le bois du destin. On s'en sert pour confectionner les portes de nos demeures, car seuls ceux à l'intention pure peuvent franchir notre seuil. Un coffre fabriqué en ce bois ne pourra être ouvert que par son propriétaire, où une personne qui peut apporter quelque chose de bon, de beau à celui-ci. C'est un bois qui entre en résonance avec son possesseur. Il est une sorte de gardien.

— Je comprends mieux à présent, mais pourquoi de feu ?

— Tu le découvriras au moment de le couper. Nous partirons tôt, car nous devons y être avant

le coucher du soleil.

— C'est si loin que ça ?

— Non, mais c'est très escarpé. C'est un lieu sacré dans lequel nous allons nous rendre. J'espère que la forêt nous laissera passer.

— Comment cela ?

— Tout comme le bois, cette forêt plantée de cette essence n'y laisse pénétrer que les êtres ayant une bonne intention. La mienne étant de protéger ma famille, je pense qu'elle m'ouvrira le passage. Des arbres ancestraux en gardent les abords. J'ignore comment ils réagiront à ton approche et à celle des enfants. Nous verrons. Pour l'heure, dormons, car demain je devrais nous faire voyager à quatre désormais. Les enfants commencent à maîtriser la marche vive, mais je crois que toi mon aimé, tu en seras à jamais dépourvu. Je t'aime.

— Je t'aime aussi ma belle sylve !

— Dormons à présent. Nos amis veillent pour nous.



X

Forêt sacrée de l'arbre de feu - Dawnant de la forêt du Haut-Nortern

01 disemensis de l'aachana 794 Ap. G.D

Ils partirent avant même que le soleil n'apparaisse à l'horizon. Cette matinée voyait tomber ses premiers flocons sur un sol couvert de givre. La saison blanche arrivait un peu en retard cette aachana, mais leur trajet n'en serait que facilité. Adiane avait pris une solide collation en regard de l'effort qu'entraîner avec elle trois autres êtres, allait lui demander. Pour y arriver avant la nuit, il leur faudrait avancer vite. C'est ainsi qu'ils avaient laissé leurs quatre fidèles compagnons garder et protéger leur foyer de tout intrus. Ils furent contraints à quelques rares haltes afin de laisser Adiane reprendre des forces, et faire manger les enfants. La neige encore peu présente chez eux commençait à s'accumuler dans la région qu'ils traversaient désormais.

Puis le paysage changea du tout au tout. Il devint plus rocailleux, mais surtout il se mit à grimper de façon de plus en plus marquée. Adiane qui pourtant avait l'habitude, peinait à progresser. Plus la journée avançait, et plus les haltes et les périodes de marche lente se succédaient. Sylvanian avait préparé pour Dvärgan, une sorte de hotte en osier dans laquelle s'asseyait son fils. Le petit se déplaçait de plus en plus vite, comme sa mère, mais la petitesse de ses jambes lui demandait beaucoup d'efforts pour rester à leur hauteur. Pendant les phases de marche lente, Sylvanian le prenait systématiquement sur son dos, vexant l'enfant et rendant un peu jalouse sa sœur, mais le jour n'attendrait pas, ils devaient se dépêcher. Libellia, longiligne comme sa mère et d'une légèreté qui seyait bien à son prénom, trouvait même lors des pauses, l'énergie de courir à droite et à gauche. Elle ne tenait pas en place. Son frère plus calme passait son temps à l'observation de tout ce qui l'entourait. Le chant des oiseaux le fascinait et il parvenait même à en reproduire certains de façon étonnante.

Ils arrivèrent en milieu d'après-midi aux abords de la forêt sacrée. La neige s'était arrêtée de tomber et un magnifique bleu profond emplissait désormais le ciel au-dessus de la cime des arbres. L'endroit vibrait intensément. Ce que ressentait Sylvanian à l'approche des troncs gigantesques qu'ils rencontraient désormais, était indescriptible. La forêt semblait les observer. Adiane avait arrêté la marche vive pour ne pas perturber la paix du lieu. Soudain un vent glacial se leva. Les enfants grelottaient et claquaient des dents. Sylvanian, transi, essayait de les réchauffer un peu en les protégeant de son corps. Seule Adiane, droite et fière marchait devant, les bras écartés recevant de plein fouet les bourrasques glacées. Ses cheveux agités en tous sens se couvraient peu à peu de givre.

« Je vous accueille, ô esprits des sylves. Je viens avec pureté vous demander un peu de votre sève, un peu de vos enfants, un peu de vous afin de protéger les miens. Je m'engage à ne prendre que ce dont nous avons besoin. En échange nous vous offrirons un peu de notre vie, comme les miens l'ont toujours fait depuis la nuit des temps. Que mes ancêtres qui veillent ici me reconnaissent au-delà des apparences, au-delà de mon nom. Qu'ils lisent en mon cœur mes intentions ou me rejettent à jamais. »

Sylvanian écoutait sa femme, subjuguée par ses paroles. La voix qu'elle venait de prendre était très étrange. Son esprit avait compris ses paroles, mais ses oreilles avaient entendu le vent souffler à travers sa voix. Lorsqu'elle eut fini, le vent se calma aussi soudainement qu'il s'était levé. Sans se

retourner, elle continua à avancer. Face à eux apparut une paroi rocheuse sur laquelle dégringolait une cascade dont les bords s'étaient parés d'une dentelle de stalactites. L'eau venait s'écraser sur un lit de rochers puis dévalait, tumultueuse, la pente en un torrent éclaboussant, rendant glissant ses abords aux reflets de miroir. Dvärgan s'était arrêté et regardait avec émerveillement les jeux de lumière et les arcs-en-ciel que ce mur de glace créait. Son père plus pragmatique se demandait bien comment ils allaient franchir ce nouvel obstacle. Il vit alors Adiane se diriger vers la droite de la cascade et disparaître derrière le rideau d'eau glaciale.

Libellia sans se poser de question rejoignit sa mère dans la grotte en sautant de rocher en rocher, le pied sûr. Sylvanian prit alors son fils plus fragile dans les bras et le couvrit du mieux qu'il le put de sa lourde capeline, afin de le protéger des éclaboussures. Puis après un instant d'appréhension, il suivit à son tour le chemin glissant et acrobatique emprunté par sa fille, se faufila derrière la cascade et pénétra dans la caverne. Quand il arriva, Adiane était en train de remercier les ondines et les élémentaux de la terre dont chacun d'eux était issu. Aucun d'entre eux ne fit le moindre bruit, tant ils étaient fascinés par ce qui les entourait. Les parois de la caverne étaient recouvertes d'une multitude de cristaux et de minéraux de toutes couleurs. C'était illogique se disait Sylvanian. Un seul endroit ne pouvait receler autant de variétés minérales en même temps. En y regardant de plus près, il se rendit compte que certains cristaux semblaient comme avoir été taillés et incrustés dans la roche. Cette grotte incroyable était-elle l'œuvre de la nature où l'avait-on fabriquée ? Toujours est-il qu'elle ravissait l'œil et l'âme. Une énergie folle s'en dégageait. Il se surprit à réaliser que plus aucun d'entre eux ne grelottait malgré leurs habits humides. La température était douce et les pierres semblaient irradier de la chaleur. Alors Adiane se pencha et ramassa un peu de terre qu'elle porta à sa bouche. Elle en fit manger un peu à chacun de ses enfants, et Sylvanian n'eut d'autre choix que de les imiter. Puis elle s'approcha de la cascade et en but une gorgée, invitant les autres à faire de même. Elle s'enfonça alors un peu dans la petite grotte et commença à gravir un escalier de pierres taillées, dissimulé à la vue par une grosse concrétion calcaire. Tous les quatre gravirent en silence cet escalier très raide. Dvärgan peinait à monter les marches, mais refusa l'aide de son père à plusieurs reprises. Ce petit bonhomme avait une sacrée volonté. Puis ils débouchèrent enfin à l'air libre. Ils dominaient la forêt à perte de vue. Légèrement en contrebas, sur un promontoire rocheux s'avancant au-dessus du vide, une petite forêt d'arbres noueux et filiformes partait à l'assaut du ciel.

Adiane fit quelques pas, s'assit sur un rocher dépourvu de neige et attendit les paupières closes. Les deux enfants l'imitèrent et fermèrent à leur tour leurs yeux. Ils semblaient être presque en transe. Sylvanian restait là, planté à les regarder sans trop savoir quoi faire. Ils étaient venus là pour prendre du bois, alors que faisait-elle ? Il n'osait déranger Adiane, même si ça le démangeait. Il posa alors la hache qu'il portait en bandoulière ainsi que la hotte et décida à l'instar des autres de profiter de ce répit. Il s'emplit alors de la beauté du lieu. Il voyait à perte de vue. Jamais il n'était monté si haut. Le paysage enneigé qui s'ouvrait à ses pieds dégageait paix et majesté. Il glissa instinctivement la main dans sa poche. Ses doigts entrèrent en contact avec la bille de bois rouge et quelque chose résonna en lui. Instinctivement, il ferma à son tour les yeux pour ressentir plus profondément ce qui était en train de s'éveiller peu à peu en lui. Il ressentit comme une chaleur pénétrer ses doigts gourds, puis sa main. Celle-ci poursuivit son chemin en suivant le trajet de son sang. Tout son corps se réchauffa et il soupira d'aise. Son esprit capta alors quelque chose, comme une douce mélodie. Était-ce cela que les siens entendaient et ressentaient aussi ? À ce même instant, son fils glissa délicatement sa minuscule poigne dans sa poche et vint lui serrer tendrement la main.

« Père, sors la bille, s'il te plaît. Regarde, le soleil commence à se coucher. »

Ouvrant les yeux, Sylvanian découvrit alors une nature transmutée par la lumière dorée de cette fin d'après-midi de Vengelang. L'enfant tenait toujours la main de son père avec une tendresse perceptible. Il avait posé sa joue contre la cuisse de celui-ci qu'il enserrait de son autre bras en un câlin silencieux. Sylvanian percevait encore plus que d'habitude l'amour et la douceur qui irradiaient de cet enfant si étrange. Alors il se laissa porter par l'instant, et s'immergea dans le monde qui l'entourait. C'est comme si le paysage si blanc en contrebas s'était paré d'or. C'était juste magnifique. La neige miroitait de mille feux arc-en-ciel et enchantait le paysage. Des larmes d'émotion le submergèrent, quand il sentit la main de son aimée se poser sur son épaule.

« Mon amour, il va être l'heure. Prépare ta hache et suis-moi. Je t'indiquerai quoi prendre, et tu ne couperas rien de plus rien de moins. » Il acquiesça sans un mot.

L'inénarrable se produisit alors que le soleil touchait l'horizon. La petite forêt d'arbres nouveaux qui poussait sur l'avancée se mit à rougeoier. On eût dit que chaque tronc touché par le soleil prenait feu, qu'il devenait braise incandescente, mais sans fumée, sans flamme. La bille dans la main de Sylvanian réagit à l'unisson des arbres et devint, elle aussi, flamboyante. Adiane le sortit de son émerveillement et lui demanda de la suivre. La chaleur de ce rougeoiement était palpable. La neige, d'ailleurs, avait disparu en cet endroit de la forêt. Elle lui signifia qu'il fallait faire vite, car le bois de l'arbre redeviendrait si dur après le coucher du soleil, qu'on ne pourrait dès lors plus le couper. Elle lui montra les branches à tailler, et il s'exécuta. Il les trancha d'un seul coup de hache, comme si le bois était aussi tendre que du beurre. Elles allaient redurcir un peu après lui expliqua-t-elle brièvement face à son expression ahurie, mais le fait de les avoir coupées à temps évitait qu'elles ne redeviennent insécables, comme le bois de l'arbre, qui lui restait vivant.

Pendant encore quelques minutes, Sylvanian selon les consignes d'Adiane coupa presque avec regret plusieurs branches bien droites, tant la magie du lieu le fascinait. Il comprenait désormais pourquoi elle nommait cette essence, le bois de feu, ou flamboyant. Il avait coupé environ dix grosses branches quand la onzième qu'il attaqua redevint dure comme du métal. Le choc fut si rude qu'il crut qu'il s'était déboîté l'épaule. Adiane lui signifia, alors qu'il rassemblait les branches, que leur travail n'était pas encore fini. Il fallait maintenant à leur tout donner leur dû. Alors il la vit s'entailler la paume et recouvrir de son sang d'or, les endroits où ils avaient prélevé le bois. Au contact du liquide de vie, l'arbre forma immédiatement une couche cicatricielle. Sylvanian n'en croyait pas ses yeux. Adiane l'incita à son tour à faire une offrande de son sang, en échange de la sève qu'il avait versé. Il s'exécuta, et de la même manière, l'arbre but son sang et s'en servit pour panser sa plaie. Il vit Adiane pousser un soupir de soulagement. Si cela n'avait pas marché avec son sang rouge d'humain, il ne serait pas sorti vivant de cette forêt de bois flamboyant, le renseigna-t-elle alors. Se rendait-elle compte de ce qu'elle venait de lui dire ? En même temps, tout comme elle, il était prêt à risquer sa vie pour protéger les siens. Qu'il l'eût su n'aurait donc rien changé en réalité, et elle le connaissait suffisamment pour le savoir. Il réalisa qu'elle avait été prête à le perdre pour protéger ses petits, c'était une mère vaillante, une mère veilleuse. Et il l'aimait plus que tout.

Elle invita les enfants à faire de même, plus pour leur apprendre le rite que par réelle nécessité. Libellia se fit un peu prier et pleura que ça faisait mal quand on lui fit une petite entaille. Son père l'aida à poser sa main sur la blessure de l'arbre qu'elle ne pouvait atteindre seule, puis il la reposa en larmes. Alors, elle partit boudier sur la pierre qui les avait accueillis, près de la bouche de l'escalier, leur

tournant le dos et sanglotant de plus belle.

Quant à Dvärgan, il tendit courageusement sa menotte et étala à son tour le sang que maculait sa minuscule paume entaillée, sur la dernière branche qu'ils n'avaient pas encore soignée. Ce qu'il se passa ensuite tira un cri de surprise à sa mère et l'admiration de son père. L'arbre ne se cicatrisait pas, il repoussait. La branche fit des bourgeons en quelques instants et s'allongea malgré la saison. Adiane prit son fils dans les bras et le cajola avec un immense sourire.

« Ta grand-mère avait dit vrai mon fils. Tu es autre. Ton destin sera sans pareil. Je suis si fière de toi ! ».

Sylvanian mit tout ce qu'il put dans sa hotte et confia le reste à Adiane. Puis ils prirent le chemin du retour, des étoiles plein les yeux. On n'entendit alors plus jamais parler de Sylvanian, d'Adiane, de Libellia, ni de leur étrange fils Dvärgan.



Prologue

C'est ainsi que s'achève la légende de Sylvanian Braunbarh, de son épouse Adiane la femme-arbre et de leurs deux enfants Libellia et Dvärghan, mais non l'histoire du bois d'estinéa flamboyant. Comment de cette légende est-on parvenu à trouver le lieu où poussent ces arbres si particuliers ? Tout un chacun l'ignore. Il est question d'objets en bois d'estinéa flamboyant qui apparaissent sur des marchés, de vols, de rapt, de menaces, de trahisons, mais de preuves véritables et historiques, nulle trace.

On parle parfois d'un homme-arbre qui vivait la trahison et la haine au cœur, et qui aurait voulu par vengeance détruire ce que les siens avaient de plus sacré. On pense bien évidemment au frère d'Adiane, Holunder. Mais une fois encore, il ne s'agit que de conjectures sans réel fondement.

Il est dit que les humains rasèrent cette forêt unique pour en faire des portes et des porte-bonheur pour les plus grands. Peu nombreux furent ceux qui revinrent vivants de cette coupe sauvage. Cette magnifique forêt jamais plus ne repoussa. Il fallut un Sior plus sage ou plus dictatorial que les autres pour réquisitionner tout ce bois et le transformer pour en faire les portes inviolables et indestructibles que nous connaissons tous. Les fameuses portes des murailles des choix qui nous ouvrent ou non la voie vers le métier qui nous est prédestiné. Encore une manière d'asservir le monde, mais cela donnera lieu à une autre histoire.

Je disais que plus jamais nous n'entendîmes parler de la famille de Sylvanian. Mais à force de côtoyer les contes, j'ai fini par en recouper certains. Il sera question dans une autre histoire d'une sang-mêlé, une magnifique femme, mi-humain, mi-arbre qui révolutionna le monde de la sylve. Il est aussi question d'un tout petit homme qui de par sa grande musicalité et son lien incroyable avec les arbres apporta au monde un instrument magique dont je vous parlerai également une autre fois, en un autre temps. Cet homme est cher à mes yeux, car sans lui, le monde ne serait pas celui qu'il est aujourd'hui. Mais à trop en dire, je ne voudrais vous gâcher le plaisir de la découverte.

Il est dit également, qu'Annabella reçut pour la naissance de son premier enfant, cinq longues aachanaé après son mariage, un collier de perles très étranges qui, dit-on, rougeoyaient les soirs de Vengelant quand les rayons du soleil couchant les traversaient. On dit qu'il était gravé d'une étrange écriture que seule la Siorina était en mesure de lire. Que de ce jour, elle passa ses nuits et ses jours à écrire et faire des recherches dans le scriptorium de la forteresse d'Hingenstramin, délaissant même ses obligations de Siorina. Elle se rendit plus de fois que de raison dans la forêt pour de très longues périodes. Invariablement, quelques khadashi après ses retours, elle mettait au monde des enfants d'une rare beauté.

Il est aussi dit que nul mal ne lui fut jamais fait, ni à elle ni aux siens, une aura de protection la préservant de toute attaque. Aux yeux du monde, elle devint une femme hors du commun. Tant qu'elle gouverna, la Contrée connut une période de paix sans précédent, comme si elle était protégée de toute invasion. Elle vécut d'ailleurs, elle et ses descendants, beaucoup plus longtemps que la moyenne des humains. Son étrange collier resta longtemps dans sa famille, chacun de ses enfants transmettant à ses propres enfants l'une de ces perles. La légende dit qu'un jour, un troubadour au visage déformé, mais à la musique enchanteresse, déroba une à une chacune des perles et mit fin à

cette dynastie qui plus qu'aucune autre dépassa les siècles.

D'aucuns disent que malgré la destruction irrémédiable de la forêt de bois d'estinée flamboyant, il existe de par Terria, d'autres de ces lieux sacrés gardés jalousement, et dans lesquels des essences rares pousseraient encore. Pour preuve, la profusion d'objets aux propriétés soi-disant magiques qui circuleraient. Chacun est libre de croire ce qu'il veut.

C'est ici et par ces mots que s'achève la première légende de notre monde. Je souhaite que ce récit vous ait enchanté et par la présente vous fasse voir Terria et ceux qui la peuplent autrement.

Eloïne Morgenstern.

06 septemensis de l'aachana 2026 Ap. G.D

Lexique

Transcription de nouveau Faranzia vers l'ancien Faranzia

A

Aachana/des aachanaé = 365 jours

Aresmensis = troisième khadash de l'aachana

Aprilmensis = quatrième khadash de l'aachana

Aüstmensis = huitième khadash de l'aachana

B

Bois d'estinéa flamboyant = essence de bois très rare et précieux

Bredelspritz = pâtisserie qu'on accroche au moment des fêtes.

Brunant = Ouest

C

Camina/caminaé = rue/rues

Caminelli = ruelle

Canidé = animal entre le chien et le loup

Chattamarron = fruit entre la châtaigne et le marron

Citéas = villes

Confa = Grande Confédération de la Faranzia (plus ou moins la France d'avant la grande désolation)

Cuchine = cuisine

La Contrée = le pays de la Faranzia

Le comté = région gérée par un comte

D

Dawnant = Est

Disemensis = dernier et douzième khadash de l'aachana

Dodécade = 12 khadashi (fête de dodécade : fête de fin de l'aachana)

E

Éstive = saison la plus chaude

Éclovert = saison où la nature renaît

F

Faranzia = territoire anciennement appelé Francia avant la Grande Désolation

Feuillevent = saison intermédiaire avant les grands froids

Februmensis = deuxième khadash de l'aachana

G

G.D = Grande Désolation

J

Janumensis = premier khadash de l'aachana

Junomensis = sixième khadash de l'aachana

Juliumensis = septième khadash de l'aachana

K

Khadash, des khadashi = 30 ou 31 jours

M

Muraille des choix = muraille dans laquelle s'ouvrent de nombreuses portes qui elles-mêmes ouvrent sur divers escolae, dans lesquelles les gens viennent apprendre leur futur métier.

Maiamensis = cinquième khadash de l'aachana

N

Nobiliesse = noblesse

Nobiliaux = nobles

Nortern = Nord

Norbrunant = Nord-Ouest

Nordawnant = Nord-Est

Novemensis = onzième khadash de l'aachana

O

Octomensis = dixième khadash de l'aachana

Oursos = animal entre l'ours et le grizzli

P

Passéo = trottoir

S

Scriptorium = bibliothèque

Septaine = semaine

Septemensis = neuvième khadash de l'aachana

Skitten = traîneau

Solant = le Sud

Solbrunant = sud-Ouest

Soldawnant = Sud-Est

Studiente = élève, étudiant

T

Terria = planète Terre

V

Vengelant = hiver

Via/viaé = route/routes

Y

York (laine de...) = descendant génétique des bisons

Yakout (laines de...) = animal des comtés du Northern à la laine très épaisse et chaude